



le CDI
École alsacienne

Francis Adam
[Étienne Cabet]

Voyage et aventures de lord William Carisdall en Icarie

TOME II

(1840)

<http://gallica.bnf.fr/>

VOYAGE
ET
AVENTURES

DE
LORD VILLIAM CARISDALL

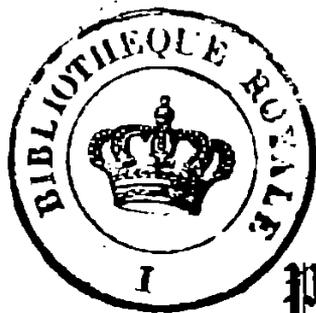
EN ICARIE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

DE FRANCIS ADAMS,

PAR TH. DUFRUIT,

MAÎTRE DE LANGUES.



II

Paris,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,

De F. SOULIE, H. DE BALZAC, ALPHONSE BROU, JULES LECOMTE, etc.
RUE DES BEAUX-ARTS, 5, A L'ENTRÉE.

1840.

VOYAGE ET AVENTURES

DE

LORD CARISDALL EN ICARIE.

CHAPITRE PREMIER.

JALOUSIE ET FOLIE; RAISON ET DÉVOUEMENT.

Milord va partir. — Il écrit à Valmor. — La fièvre le prend. — Maladie; délire. — Premier réveil. — Convalescence. — Il apprend ce qui vient de se passer. — Indiscrétions du délire. — Révélations complètes; lettre de Corilla à Milord; elle lui apprend que Dinaïse l'aime; jalousie de Valmor; son désespoir et sa fuite. — Générosité de Milord; il persiste à partir. — Billet de Corilla. — Lettre de Dinaïse à Corilla; elle justifie son amour et celui de Milord; mais elle ne l'épousera pas à cause de Valmor. — 2^e billet de Corilla. — 1^{re} lettre de Valmor à Corilla. — 2^e lettre; sa jalousie; ses accusations contre Milord et contre Dinaïse; sa fureur; ses horribles tentations. Réponse de Corilla; elle cherche à le calmer; elle excuse Milord et Dinaïse — 3^e lettre de Valmor; il commence à s'apaiser. — Nouvelle lettre de Corilla. — 4^e lettre de Valmor. — 5^e lettre; raison, générosité, dévouement. — Retour de Valmor; il se mariera pour forcer Dinaïse à épouser Milord.

JE ne les ai pas vus depuis deux jours; et je dois partir ce soir (24 mai), la quitter pour jamais, sans lui laisser connaître le mal qu'elle m'a fait!

J'écrirai seulement à Valmor pour lui dire que je vais être absent quelques jours et pour m'excuser auprès de sa famille et de ses amis. Plus tard, j'écrirai de nouveau pour m'excuser encore de quitter Icarie sans les avoir remerciés. Qu'ils me plaindraient s'ils savaient les tourments que j'endure !

J'avais commencé ma lettre : mais mon sang bouillonnait dans mes veines ; ma tête brûlait comme un volcan et semblait prête à s'entr'ouvrir ; bientôt un froid glacial me fit frissonner et battre des dents ; ma vue s'obscurcit ; mes doigts laissèrent tomber ma plume ; et... je ne sais plus ce qui suivit.

Maladie, délire, premier réveil.

Quel mauvais sommeil ! Quelle longue insomnie ! Que la nuit et le cahos sont horribles !..... De noirs tourbillons qui disparaissent et reparaissent sans cesse et que l'œil suit toujours sans jamais pouvoir les atteindre !...

C'est vous, Eugène ? Pourquoi m'avez-vous donc abandonné depuis si longtemps ?

J'ai vu Dinatse qui pleurait ! qu'avait-elle ? où est-elle Dinatse ?

Quand finira donc mon voyage ?..... J'ai les os et les membres brisés !

Mais, où suis-je donc ?..... — Chez un ami fidèle, répondit Eugène en me serrant doucement la main : reposez-vous encore, mon cher William ! dormez tranquille !

Et cette voix, cette main, cette douce étreinte de l'ami-

tié, semblaient verser dans mes veines la fraîcheur et la vie...
Mais bientôt après j'étais retombé dans le néant.

Convalescence.

Je renais à la vie; et le bon Eugène vient de m'apprendre que j'ai été indisposé, mais que je serai bientôt rétabli.

Je me croyais en Angleterre... et je suis dans un des hospices d'Icara!

Mais on ne veut pas encore me permettre de parler !..

Il apprend ce qui vient de se passer.

Mes forces reviennent; et Eugène, qui chaque jour prenait toutes sortes de précautions pour m'instruire de ce qui s'est passé, vient enfin de tout m'apprendre.

Pendant sept jours, une fièvre ardente a mis mon existence en danger. Je ne reconnaissais plus personne, pas même Eugène ni Valmor. Ce n'est pas Dinaise que j'ai vue, mais Corilla, qui fondait en larmes. Les médecins n'ont plus d'inquiétude; mais il faut encore de la prudence et des ménagements, si je veux être bientôt en état de partir.

Indiscrétions du délire.

Pressé par mes questions, Eugène vient de m'avouer que, dans mon délire, je prononçais continuellement le nom de Dinaise, et que Valmor, qui se trouvait présent, en avait été si péniblement affecté qu'il était sorti brusquement pour ne plus reparaitre. Mais il ne s'est point passé

de jours sans que Corilla ait envoyé plusieurs fois demander de mes nouvelles.

Bonne Corilla ! Pauvre Valmor ! Pourvu que Dinatse ne connaisse pas mes indiscretions involontaires ! Mais pourquoi donc Dinaros ne vient-il pas ?

Révélations complètes.

Mes cheveux ont blanchi : cependant je vais assez bien pour qu'Eugène me permette de lire une lettre de Corilla : lisons vite.

Lettre de Corilla à Milord.

30 mai.

« Enfin, mon cher William, vous voilà rétabli ! Si
« vous saviez combien votre maladie m'a coûté de larmes
« et combien je suis heureuse de votre guérison !

« Et cependant, je devrais peut-être vous haïr, mal-
« heureux ! Que d'inquiétudes vous nous donnez à tous !
« Que de désolation vous jetez dans deux familles qui vous
« ont accueilli avec affection ! Que de mal vous faites à
« mon pauvre frère ! Que de mal vous avez fait à madame
« Dinamé, à Dinaros, à ma pauvre amie !... »

A Dinatse, m'écriai-je ! Que lui est-il arrivé ? Ne me cachez rien, Eugène, Eugène, parlez ! Comment va Dinatse ? — Mieux.

Elle a été malade ! comment ? pourquoi ? Dites-moi tout, mon cher Eugène !

Calmez-vous; je vais tout vous dire : Corilla et Dinaise se trouvaient ensemble quand Dinaros leur a annoncé votre maladie subite. Dinaise ne laissa paraître aucune émotion, tandis que Corilla se montra vivement émue. Mais le lendemain, Valmor ayant ajouté que dans votre délire vous prononciez souvent le nom de *miss Henriet*, Dinaise, frappée comme d'un coup de foudre, est tombée dans d'affreuses convulsions...

Elle m'aime!... et je tombai moi-même évanoui.

— Et où est-elle, m'écriai-je aussitôt que j'eus repris connaissance?

— Elle est chez sa mère depuis quelques jours ; mais elle a été longtemps à l'hospice, presque aussi dangereusement malade que vous...

— Elle m'aime!... Mais Valmor?...

— Valmor s'est éloigné pour quelque temps, et ne tardera pas, je l'espère, à revenir... Mais calmez-vous, mon cher William ! reposez-vous !

— Pauvre Valmor!... Eugène, nous partirons toujours ! Mais si vous saviez quel baume a versé dans mon sang la nouvelle que je suis aimé !

Après quelques heures de repos, nous achevâmes la lecture de la lettre de Corilla.

Fin de la lettre de Corilla.

« Que de mal vous avez fait à madame Dinamé, à Di-

« naros, à ma pauvre amie, dont le repos est à jamais
« perdu !

« Nous sommes tous bien malheureux aujourd'hui,
« William, et c'est moi peut-être qui souffre le plus ; car
« je souffre cruellement de l'injustice dont vous êtes l'ob-
« jet : l'une de mes tantes et son mari vous accusent d'être
« la cause de tous nos maux ; madame Dinamé est quel-
« quefois très-irritée et me reproche à moi de vous avoir
« introduit dans sa famille ; et tandis que Dinaros ose à
« peine prononcer quelques mots pour votre défense, Val-
« mor est furieux contre vous. Ah ! qu'il m'a fallu de cou-
« rage et d'amitié pour ne pas vous maudire moi-même,
« quand j'ai vu Dinaïse presque mourante, tout le monde
« en larmes, et mon frère, mon frère bien-aimé, presque
« fou de désespoir !

« Mais mon cœur ne s'est jamais trompé sur vous ; je
« vous connais mieux que les autres ; et j'étais sûre que
« vous n'étiez nullement coupable et que nous n'avions
« tous à nous plaindre que de la nature et du hasard.

« Eugène (oh ! que vous devez l'aimer ce bon Eugène!),
« Eugène m'a d'ailleurs tout confié, tout ; et votre amie
« a trouvé des forces nouvelles pour vous défendre.

« J'ai calmé la bonne madame Dinamé ; Dinaros ira
« bientôt vous voir ; j'ai écrit deux lettres, trois lettres à
« mon pauvre Valmor, et j'espère que ma tendresse ré-
« veillera sa raison ; ma tante et mon oncle sont toujours
« obstinés, mais nous les ramènerons !

« Espérons donc, mon ami, non le bonheur, car je
« crois qu'il ne peut plus y en avoir pour nous ; mais es-
« périons que nous nous aiderons tous à trouver des conso-

« solations dans l'amitié : pour moi, je serai forte et cou-
« rageuse tant que vous en conserverez un peu pour celle
« qui en a tant pour vous.

« CORILLA.

« P. S. Je ne sais si vous persisterez dans votre pro-
« jet de départ aussitôt que vous serez complètement réta-
« bli : peut-être ferez-vous bien : mais, je vous en prie,
« William, ne partez pas sans nous dire adieu !... Au
« reste, non, pas d'adieu ! »

Quelle amie, m'écriai-je en embrassant Eugène ! Quel mortel serait plus heureux que moi sur la terre, si l'ami de Corilla était encore l'époux de Dinäise ! Mais Valmor !... Pauvre Valmor !... Nous partirons bientôt, Eugène ! et sans dire adieu !

Billet de Corilla.

3 juin.

« Eugène m'a dit que vous me conjuriez de vous tout
« dire sur Valmor et Dinäise et que vous me promettiez
« d'être sage et courageux : je cède, et vous envoie une
« lettre de la malheureuse : mais du courage, William !
« vous me l'avez promis ! »

Lettre de Dinäise à Corilla.

1^{er} juin.

« Tu dois être bien fatiguée, ma tendre amie !... Tant

« de nuits passées, sans dormir, au chevet de mon lit ! et
« je viens te fatiguer encore de mes lettres ! Mais quand
« je ne te vois pas, il faut que je t'écrive ou que je te lise,
« ma Corilla chérie !

« Comment te trouves-tu ? Viens vite, que je t'em-
« brasse comme je t'aime !... Dis-moi que tu vas venir...
« Moi, j'ai bien dormi ; j'ai fait des rêves !... Je te les di-
« rai. Je vais mieux, bien, très-bien. C'est toi qui m'as
« sauvée par le seul mot que tu m'as dit à l'oreille !...

« N'amène plus ta tante !... je ne veux plus la voir !...
« Est-ce ma faute à moi si je n'ai pu maîtriser mon cœur ?...
« On me parle des qualités, des talents, des vertus de
« Valmor... Mais personne ne connaît mieux et n'appré-
« cie mieux son âme ; personne ne l'estime et ne le res-
« pecte autant que moi ; personne même ne trouve plus
« aimable son caractère et ses manières. Je l'aimais, ton
« frère ! je le croyais du moins ! et même je t'aime encore,
« autant que je t'aime, autant que tu t'aimes toi-même...
« Je l'aurais épousé ; je croyais pouvoir faire son bon-
« heur ; j'aurais été heureuse d'être sa femme ; et je ne
« soupçonnais pas qu'un autre pût m'inspirer d'autres
« sentiments.

« Mais William a paru, et depuis ce moment, tout mon
« être est bouleversé... Pourquoi ? je n'en sais rien ; car
« j'aimais déjà Valmor, mon ami d'enfance, le frère de
« ma bien-aimée, tandis que William était un étranger
« que je n'avais jamais vu et pour qui j'avais alors autant
« d'indifférence qu'il en avait pour moi.

« Il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait ; il ne me l'a jamais
« laissé voir ; je l'ignorais ; je croyais même que je n'étais

« rien pour lui ; et cependant j'éprouvais à son aspect un
« trouble qui m'était inconnu.

« Quand je le comparais à Valmor, ma raison me con-
« duisait à ton frère ; mais quelque irrésistible puissance
« me poussait et m'entraînait vers ton ami.

« Tu l'aimais aussi, Corilla, en même temps que tu
« aimais ton frère !... Valmor l'aimait aussi ; vous l'aimiez
« tous, même mon frère et ma mère...

« Pauvre mère, comme elle est désolée, à cause de
« Valmor ! Comme je souffre à cause d'elle ! Plains-moi,
« Corilla ! car mon cœur a bien des blessures et saigne
« bien douloureusement quand je vois pleurer ma mère...
« La malheureuse femme, elle n'ose pas me gronder ! Ce
« matin, pourtant, après ton départ, elle s'est presque
« plainte de ce que je lui avais caché mon amour... Mais,
« tu le sais bien, Corilla, je l'ignorais moi-même, et tu
« l'ignorais avec moi. La première fois que je l'ai vu, sur
« le bateau, avec ton frère, je me suis cachée, par un mou-
« vement machinal, comme si quelque secret pressenti-
« ment m'eût avertie que c'était un ennemi qui s'avavançait
« pour m'enchaîner. Depuis, tu l'as vu, je l'ai presque
« toujours évité ; tu me reprochais ma sauvagerie et mon
« air effrayé ; et sans le coup de poignard que m'a porté la
« jalousie (et j'en rougis quand j'y pense), j'ignorerais
« probablement encore que je l'aimais.

« Il m'aimait aussi, sans le savoir et sans le vouloir ; il
« partait sans me le dire, sans connaître mes sentiments ;
« il se sacrifiait à moi ; il me sacrifiait à Valmor et à l'hon-
« neur ; c'est la fièvre et presque la mort qui vous a révélé
« notre amour ; et ta tante, qui n'a peut-être jamais aimé,

« nous accuse au lieu de nous plaindre ! Ah, cette injus-
« tice fait taire ma timidité naturelle et me donne de la
« hardiesse et du courage ! Je me sens maintenant une
« âme de feu, une énergie capable de braver l'infortune.
« Oui, je l'aime ! oui, je suis heureuse de me savoir ai-
« mée ! oui, qu'il parte ou qu'il reste, je l'aimerai tou-
« jours ! Je pourrais mourir de douleur ; mais ni ta tante
« ni personne ne pourra m'ôter mon amour pour lui, pas
« plus que mon amitié pour toi !

« Mais Valmor, le bon Valmor, le pauvre Valmor !...
« Je te l'ai dit et je te le répète, je l'aime aussi plus que
« jamais ! Tu ne penses donc pas que je puisse être heu-
« reuse de son malheur : non, mon amie, je le jure à toi
« comme à lui, je ne lui donnerai jamais le chagrin de me
« voir la femme d'un autre ; et c'est moi, faible et chétive
« créature, qui veux lui donner l'exemple de chercher le
« bonheur dans la pure et sainte amitié. Là, je pourrai les
« aimer tous deux, vous aimer tous, et chérir encore ma
« Corilla de toute la puissance de mon âme.

« DINAÏSE. »

Je n'entreprendrai pas de raconter les sentiments qu'ex-
cita dans moi la lecture de cette lettre : non, je ne trouve
point d'expressions qui puissent donner l'idée de mon émo-
tion, de mon trouble, de mon admiration, de mon bonheur,
de mes délicieuses larmes...

Je ne pourrais pas plus exprimer le plaisir et les trans-
ports que me causa la lecture des lettres suivantes... Je ne

sais même comment tant d'émotions si vives ne m'ont pas tué!...

Deuxième billet de Corilla.

6 juin.

« Bonne nouvelle, mon cher William! Valmor re-
« vient! Je vous envoie toutes ses lettres et l'une de celles
« que je lui ai écrites; mais soyez sage! »

Première lettre de Valmor à Corilla.

Mola, 24 mai.

« Rassure notre mère, ma chère sœur. Je lui demande
« pardon de l'inquiétude que je lui cause.

« J'ai fait deux cents lieues en vingt heures, à pied, à
« cheval, en voiture, sur les chemins de fer, en bateau, en
« ballon même: je suis exténué, brisé, moulu, et ma tête
« est plus fatiguée que mon corps! Mais je suis content
« d'avoir cherché du repos dans la fatigue! J'étouffais...

« Je t'écrirai demain. Écris-moi de suite, poste restante,
« à Valdira. »

Deuxième lettre de Valmor à Corilla.

Mola, 25 mai.

« Oh, que j'ai bien fait de fuir! Je ne me connaissais
« plus... J'aurais fait un malheur... Oui, ma sœur, j'ai
« eu l'horrible pensée de le tuer, de la tuer, et de me

« tuer après eux...; et même, quelques heures après,
« courant dans la campagne, j'ai encore eu (j'ai honte à te
« le dire) la plus affreuse tentation.

« Mais aussi, avoue-le, ma chère sœur, a-t-on jamais vu
« malheur égal au mien? Je l'accueille, je le comble d'ami-
« tiés, je le traite en frère, je lui confie mon amour, et il
« me vole mon bonheur!

« J'étais presque guéri et il rouvre toutes mes bles-
« sures!

« A peine sais-je qu'il est malade, je cours lui sacrifier
« mon repos et mon sommeil, et c'est pour l'entendre ré-
« péter sans cesse qu'il est mon insolent rival!

« Et quand j'oublie mes souffrances pour ne penser
« qu'à l'intérêt d'une ingrate, c'est elle-même qui m'ap-
« prend qu'elle me préfère un traître!

« Insensible à dix ans d'amour, infidèle à son amitié
« d'enfance, parjure à ses promesses, elle repousse mes
« hommages sous l'hypocrite prétexte qu'elle a fait vœu
« de ne se marier jamais, et quelques jours après la per-
« fide se jette à la tête du premier étranger qui se pré-
« sente!

« Ils s'aiment, Corilla! ils mourraient l'un pour l'au-
« tre! Ils seront heureux et triomphants! Ils pourront rire
« de ma crédulité, de ma confiance, de mon supplice!

« Non, non, je ne serai pas seul malheureux! Je re-
« tourne à Icara... Ils me reverront bientôt!...

« P. S. Je rouvre ma lettre. Non, ma sœur, je ne re-
« tourne pas encore. J'étais fou! heureusement, il me
« vient assez de raison pour continuer ma route. »

Réponse de Corilla à Valmor.

Icara, 26 mai.

« Ta lettre, mon cher frère, nous a fait verser bien des
« larmes à ma mère et à moi. Que je te plains, mon pauvre
« Valmor! que tu es malheureux! Ils seraient bien coupables
« tous deux s'ils méritaient tes reproches, et je les
« haïrais bien, moi qui sentais tant d'amitié pour eux!

« Mais, mon ami, les apparences ne sont-elles passou-
« vent trompeuses? Si tu te trompais!... s'ils étaient inno-
« cents!... si William ne t'avait jamais trahi!... si Di-
« naise!... Tu ne la reverras peut-être plus, ma pauvre
« Dinaise!... ni William, qui ce matin était mourant!

« Eugène nous a tout raconté, à ma mère, à mon grand-
« père et à moi : écoute-moi bien, mon frère!

« Trois jours avant la crise, William ne connaissait pas
« lui-même ses sentiments pour Dinaise; c'est Eugène qui
« s'en est douté et qui les lui a fait connaître. William, ne
« pensant qu'à toi et au chagrin qu'il pourrait te faire, a
« pris aussitôt la résolution de quitter Icarie, sans rien dire
« à Dinaise, sans connaître ses sentiments et sans même
« faire aucun adieu. Il devait partir trois jours après avec
« Eugène, qui l'aurait accompagné jusqu'à la frontière.
« Mais quelques heures avant celle fixée pour le départ, la
« fièvre l'a empêché de partir; et tu sais le reste...

« Eh bien! mon cher Valmor, toi dont la tête est ordi-
« nairement si supérieure et dont le cœur est toujours si
« excellent, dis-moi, comment pourrions-nous appeler ce

« pauvre William un perfide et un traître? N'est-il pas, au
« contraire, un ami fidèle, généreux et dévoué?

« Tu ne peux lui reprocher que de n'avoir pu voir im-
« punément Dinaïse : mais, réfléchis, mon ami ! n'est-ce
« pas un malheur dont il est la première victime? Et n'en
« sommes-nous pas tous la cause, toi d'abord qui l'entre-
« tenais sans cesse des perfections de l'objet de ton amour,
« ma mère et moi qui lui vantions souvent les qualités de
« Dinaïse et qui le rendions témoin de notre amitié pour
« elle? Oui, mon cher ami, accuse ta mère et surtout ta
« sœur, car ce sont elles (elles qui donneraient leur vie
« pour toi) qui ont fait connaître Dinaïse à William, et
« qui l'ont exposé au danger de devenir malheureux pour
« toujours.

« Quant à cette malheureuse Dinaïse, que nous chéris-
« sions tant, tu le sais bien, mon frère, rien ne nous aurait
« rendus plus heureux que son amour pour toi, et rien ne
« pouvait m'affliger davantage que l'impossibilité de l'ap-
« peler ma sœur... Je l'aurais en horreur si c'était une
« ingrate, une perfide, une infidèle!... Mais, crois-en ta
« Corilla, je suis sûre qu'elle ne se connaissait pas elle-
« même et qu'elle est la victime d'une sorte de fatalité; je
« suis certaine qu'elle a pour toi l'affection la plus sincère
« et la plus tendre : je n'ai pu l'interroger depuis qu'elle
« est malade, mais je la connais assez pour oser jurer
« qu'elle n'épousera jamais William. Pauvre fille, elle
« peut nous reprocher aussi d'avoir détruit son repos et
« son bonheur!

« Plains-la donc, mon frère, mon bon frère ! Je ne
« suis qu'une femme, mais je suis ton amie; et si la voix

« de l'amitié n'est pas assez puissante, consulte ta propre
« raison ; rappelle-toi tes réflexions, ton courage, ta réso-
« lution de te vaincre, tes serments à M. Mirol, tes com-
« bats et ta victoire ! Ta sagesse t'avait guéri ; et la décou-
« verte d'un fait qui t'est étranger aurait rouvert toutes tes
« blessures ! C'est la jalousie qui t'égarerait ! cette passion
« des âmes vulgaires serait maîtresse de Valmor ! Non,
« mon frère, non ! tu nous dois à tous des exemples de cou-
« rage, de justice, de bonté et de vertu ! Tu nous les dois
« et tu nous les donneras ! Mais n'oublie pas que ta sœur
« ne dormira pas jusqu'à ce qu'elle ait reçu la réponse de
« son frère bien-aimé.

« CORILLA. »

Troisième lettre de Valmor.

Valdira, 29 mai.

« Je reçois ta lettre du 28. Il est mourant ! elle est en
« danger ! Et il partait, à cause de moi, sans lui dire qu'il
« l'aimait ! Est-il bien vrai ? Ah, Corilla, ma sœur !...
« cours vite à William ! non, cours à Dinatse ! cours !
« Écris-moi, écris-moi ! »

Lettre de Corilla à Valmor.

Icara, 2 juin.

(Cette lettre, mentionnée dans la suivante, contenait la copie de celle de Dinatse rapportée ci-avant.)

Quatrième lettre de Valmor.

Valdira, 3 juin.

« Réjouis-toi, chère Corilla! car tu m'as fait un bien
« extrême en m'apprenant que tous deux sont hors de dan-
« ger. Je reçois ta lettre du 2 et la copie de celle de Di-
« naïse.

« Quoi! William persiste à partir et Dinaïse me sacri-
« fie son amour!... Que je suis petit à côté d'eux!

« Ma tête est trop brûlante encore pour que je te ré-
« ponde à l'instant... J'ai besoin de marcher, de courir au
« grand air... Je t'écrirai tantôt... tu seras contente! »

Cinquième lettre de Valmor.

Valdira, 4 juin.

« Je me vengerai, Corilla! je me vengerai de moi!

« Je viens de relire tes lettres et celle de Dinaïse : je les
« ai relues dix fois, dévorées et baisées!

« Que je suis faible et téméraire, injuste et fou, lâche
« et violent! mais je me vengerai!

« Oui, c'est la jalousie, l'aveugle, la stupide, la féroce
« jalousie, qui m'avait égaré et dénaturé : mais je me ven-
« gerai!

« Oh, ma chère sœur, que je te remercie! que je suis
« fier d'être ton frère! avec quel plaisir je te presserai dans
« mes bras fraternels!

« Embrasse William! presse Dinaïse contre ton cœur!

« Je veux leur rendre les sacrifices qu'ils m'ont faits ;
« je veux, je l'ai résolu, mettre mon bonheur à voir leur
« bonheur.

« Qu'ils s'aiment en me conservant leur amitié !

« J'aurai peut-être encore des combats à livrer, des ef-
« forts à faire, des douleurs à supporter ; il me faudra du
« temps encore, et je ne vous rejoindrai pas immédiate-
« ment : mais je veux vaincre ou mourir, et je vaincrai,
« j'espère.

« Puissé-je vous rendre le bonheur à tous pour réparer,
« autant que possible, le mal que je vous ai fait involontai-
« rement ! Mais ce dont je suis bien sûr, ma belle et bonne
« Corilla, c'est que ton frère t'aimera toujours bien ten-
« drement. »

Rétablissement.

Sept jours après, le 11 juin, deux jours avant les fêtes, Valmor était de retour ; Dinaise était complètement rétablie ; j'étais si près de l'être que son retour me rendit tout-à-fait mes forces. Il nous embrassa tous avec tant d'effusion et de tendresse que nous commençâmes à goûter, après la plus horrible quinzaine, un bonheur que nous croyions tous perdu pour jamais.

Cependant Dinaise persistait dans son vœu de ne se jamais marier ; je persistais à partir, et c'était Valmor qui nous pressait de renoncer à notre double résolution.

Ne pouvant nous persuader d'abord, il déclara qu'il le voulait, qu'il le demandait en grâce, qu'il l'exigeait, qu'il l'ordonnait et qu'il saurait bien nous y contraindre ; et

comme nous rions beaucoup de cette nouvelle folie qui succédait à la première, il ajouta d'un air triomphant : — Et si je me mariais moi-même avant un mois, sûr d'épouser une femme qui me rendrait heureux, certain surtout de rendre heureuse l'épouse qui me confiera son bonheur?... Si j'épousais Alaé, la cousine de Dinatse, qui m'a toujours beaucoup aimé et pour qui j'ai toujours eu beaucoup d'amitié?... (Imaginez notre étonnement !)

Eh bien, continua-t-il, tout est réglé : avant de revenir, je suis allé passer quatre jours chez le grand-père de Dinatse ; je lui ai tout raconté. Alaé, qui connaît bien mes sentiments, n'a pas repoussé ma proposition ; nos deux familles y consentent ; et dans deux mois nous ferons trois noces en un jour.... Et, maintenant que je suis dégonflé, taisez-vous !

Corilla donna le signal en se jetant à son cou ; nous l'embrassâmes avec des transports impossibles à décrire, et nous commençâmes une nouvelle ère de félicité avec les fêtes préparées pour célébrer l'anniversaire de la nouvelle ère du bonheur d'Icarie.

CHAPITRE II.

PRÉLUDE AUX FÊTES DE L'ANNIVERSAIRE. — NAISSANCE SCHOLAIRE ; OUVRIÈRE ; CIVIQUE.

Naissance scolaire à 5 ans ; ouvrière à 18 et 17 ; civique à 21. — Listes des nouveaux écoliers, ouvriers, citoyens. [—] RÉCEPTION CIVIQUE. — Valmor conduit Milord et Eugène. — Cérémonie ; tous les garçons de 21 ans. — Parrains les présentent. — Ceux de 20 ans assistent. — Musique. — Allocution. — *Serment*. — Proclamés citoyens ; uniforme ; signe civique. — Même opération dans les 1,000 communes. [—] Préparatifs pour la fête. — Représentation des 13 et 14 juin.

C'EST demain ! l'Anniversaire de la Régénération icarienne. On y prélude par trois actes d'un immense intérêt populaire.

L'année commençant au 13 juin, jour de l'insurrection du Peuple, c'est à ce jour qu'on a fixé *la naissance SCHOLAIRE* pour tous les enfants qui se trouvent avoir *cinq ans* révolus, la naissance *OUVRIÈRE*, pour tous les garçons de *dix-huit ans* et les filles de *dix-sept*, et la naissance *CIVIQUE*, pour les hommes de *vingt-un ans*.

Dès le matin, aujourd'hui, on a publié, par de magnifiques affiches, dans chaque Commune, la liste des nouveaux *écoliers*, c'est-à-dire de tous les enfants de cinq ans.

On a également affiché la liste de tous les nouveaux *ouvriers*, c'est-à-dire de tous les garçons de dix-huit ans et de toutes les filles de dix-sept, avec les différentes *professions* choisies par eux dans les *concours* qui viennent d'avoir lieu ces jours derniers.

Ce soir, on affichera celle de tous les nouveaux *citoyens*, qui auront, dans la journée, obtenu leur admission civique. Cette dernière cérémonie est si intéressante que Valmor a voulu nous y conduire avec Eugène, qui désormais est notre inséparable.

RÉCEPTION CIVIQUE.

Nous arrivâmes tous trois au Palais communal, au moment où la séance allait commencer.

Celui que vous voyez dans le fauteuil, nous dit Valmor, est le Président de l'Assemblée populaire de la Commune : à sa droite est le Président de l'Exécutoire communal ; celui qui se trouve à sa gauche est le Prêtre ; ceux qui les entourent sont les principaux Magistrats populaires.

Ces beaux garçons qui remplissent la première enceinte sont tous les jeunes hommes de la Commune qui ont aujourd'hui *vingt-un ans* révolus : ce sont eux qu'on va recevoir Citoyens.

Ces hommes de tous âges que vous apercevez derrière eux sont leurs *Parrains*, c'est-à-dire des amis de leurs

famille qui les présentent à la *Société* (car c'est ici notre véritable *naissance sociale*), et qui leur serviront de *conseils et d'amis* pendant tout le reste de leur vie.

Les bancs supérieurs sont occupés par tous les jeunes gens de la Commune qui ont aujourd'hui *vingt ans* révolus : ils sont obligés d'assister à cette cérémonie, et de fréquenter assiduellement, pendant l'année, les Assemblées populaires, afin d'y compléter leur éducation civique. L'année prochaine, ce sont eux qui seront proclamés Citoyens et admis à l'exercice de tous les droits civiques.

Les autres spectateurs sont, comme nous, de simples curieux qu'intéresse vivement cette cérémonie.

Quand la musique eût cessé (car en Icarie on entend une délicieuse musique dans tous les lieux de réunions publiques, comme ailleurs dans les églises), le Président ouvrit la séance, et donna la parole à l'un des Magistrats, qui fit un petit discours sur l'importance de cette cérémonie civique. Puis le secrétaire commença l'appel des jeunes Citoyens et de leurs Parrains.

Le Président et les Membres du Bureau en interrogèrent alors quinze ou vingt, indiqués par le sort, sur *la Constitution* et sur *les droits et les devoirs* du Citoyen. Inutile d'ajouter que tous répondirent avec confiance et dignité.

Le Président leur lut le **SERMENT CIVIQUE** (*dévouement à la patrie, obéissance aux lois, accomplissement de tous les devoirs et fraternité avec tous les concitoyens*), et leur fit sentir l'importance de ce serment, que

la République n'exige qu'une seule fois de chaque Citoyen, quelles que soient les fonctions qui lui seront confiées par la suite : tous le prêtèrent à la fois, debout, et tendant les deux mains.

Alors, le Président, au nom de la République, les proclama *Citoyens*, membres du Peuple souverain, électeurs et éligibles. Il ordonna que leurs noms fussent inscrits sur les tableaux des membres de l'Assemblée populaire et de la Garde nationale.

Il ordonna aussi que l'*uniforme* du Citoyen leur serait distribué, et remit lui-même le *signe* du civisme à leurs Parrains, qui l'attachèrent devant les poitrines de leurs jeunes amis, pendant que la musique faisait entendre un air patriotique.

Le Président termina cette majestueuse cérémonie par une courte allocution sur l'amour que les Icaréens devaient avoir pour leur République.

Près d'un million de nouveaux citoyens naissaient ainsi, à la même heure, dans les soixante Communes d'Icaré et dans les mille Communes d'Icarie !

Cependant tout est en mouvement pour le grand Anniversaire de la révolution dont la fête de demain doit être une *représentation fidèle* : les deux armées s'organisent pour jouer le *drame historique*, l'une devant représenter la garde royale, l'autre le Peuple insurgé. Les compagnies, les petites troupes, les bandes, les patrouilles, se préparent

et reçoivent le mot d'ordre. Les postes et les rôles sont distribués, les uns devant figurer Icar et ses généraux, d'autres Lixdox et Cloramide.

Des matériaux pour des barricades sont amassés dans l'*arène de l'insurrection* située près de la grosse cloche qui sonna le tocsin le matin du 13 juin 1782 et qui seule est restée dans Icara ; un palais en planches représentant l'ancien palais de la Reine s'élève à l'une des extrémités de la grande *arène de la Victoire*.

Tout est prêt et le soleil, magnifique à son coucher, promet d'être magnifique encore demain, pour rendre complète la répétition des deux brillantes et glorieuses journées.



CHAPITRE III.

ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION.

1^{re} Journée : insurrection ; combat ; victoire.

L'AIR est pur ; le Soleil, plus étincelant qu'hier, semble un Dieu qui veut éclairer l'affranchissement d'un grand Peuple.

Dès les cinq heures, j'entends le tocsin, puis des cris et le tambour d'alarme.

Je cours avec Eugène prendre Valmor et Dinaros, comme nous en étions convenus, et nous courons tous quatre au tocsin.

A peine sortis, nous rencontrons de nombreuses troupes de jeunes gens, qui chantent des hymnes de combat et de liberté, qui affichent une proclamation insurrectionnelle d'Icar, et qui courent en agitant de petits drapeaux noirs, et en criant *aux armes ! aux armes, citoyens !*

Bientôt nous apercevons un énorme drapeau noir flottant sur la haute tour où le tocsin redouble son bruit électrisant.

Bientôt encore nous voyons les citoyens sortir et s'amasser autour des proclamations. On en lit des milliers, écrites à la main et toutes différentes, car chacun fait la sienne.

Des patrouilles de la garde royale croisent la baïonnette ou font feu et dispersent les rassemblements.

Des troupes de citoyens portent des cadavres en criant *vengeance! aux armes!*

Mais les attroupements résistent; les coups de fusils répondent aux coups de fusils; des barricades se forment partout, avec des cordes, des chaînes, des perches et des voitures; et l'on s'y fusille des deux côtés.

Nous sommes forcés de rétrograder pour prendre d'autres rues.

Puis arrivent les feux de pelotons et de bataillons, puis le canon; et nous finissons par entendre, dans toutes les directions, des fusillades et des canonnades, mêlées au tocsin, au tambour, aux cris *aux armes! au champ de l'insurrection!*

Toutes ces nouveautés me bouleversaient et me plaisaient en même temps: mais Eugène était tellement électrisé qu'il en paraissait fou: *Courons donc, courons donc, répétait-il à chaque instant! je me crois au 27 juillet!*

En continuant, nous rencontrons des bandes de *fuyards* composées tantôt d'insurgés et tantôt de soldats.

Nous rencontrons aussi des bandes de *prisonniers*, les uns composées de citoyens emmenés par les gardes, les

autres de gardes royaux désarmés, emmenés par des citoyens qui tiennent leurs armes.

Nous sommes plusieurs fois arrêtés nous-mêmes, tantôt par des insurgés qui veulent nous entraîner avec eux, tantôt par des soldats qui nous entraînent prisonniers; mais nous parvenons à nous échapper.

Nous arrivons avec la foule au champ de l'*insurrection*, et nous nous plaçons sur les gradins élevés qui entourent l'arène et qui se couvrent de curieux; car le tiers de la population est *spectateur*, tandis qu'un autre tiers est *acteur* dans ce drame immense.

Beaucoup d'insurgés sont déjà dans l'arène, où se font remarquer des uniformes de la garde bourgeoise et des orateurs haranguant ceux qui les entourent.

Nous voyons sans cesse arriver des citoyens, des femmes, des enfants en habits d'ouvriers ou de bourgeois, et portant toutes sortes d'armes et d'instruments.

Icar est à cheval, au milieu, qui les organise et qui les excite au combat.

A côté d'Icar, Dinaros me fait remarquer un de ses aides-de-camp mieux vêtu que lui, qui paraît déjà blessé; et je reconnais le grand-père de Valmor.

Et toujours le tocsin, les tambours, les trompettes, les coups de fusils et de canon!

Bientôt la fusillade et la canonnade se rapprochent; les insurgés qui sont aux prises avec la garde royale accourent en fuyant; des barricades s'élèvent pour arrêter les soldats.

La première barricade est vivement attaquée; vivement défendue, prise enfin; la seconde l'est également; la troisième est, sous nos yeux, la scène d'un combat héroïque: le canon gronde à nos oreilles; un enfant plante un drapeau sur la barricade, y brave longtemps la fusillade, et tombe enfin comme percé de balles.

Les soldats poussent des cris de victoire et vont escalader la barricade: mais le tocsin redouble avec le danger; la trompette et le tambour animent les combattants; Icar s'élançe à la tête des bandes qu'il vient d'organiser dans l'arène; tous se précipitent en chantant l'*hymne du combat*, et la garde est repoussée: le feu devient terrible devant la première barricade reformée par les soldats; mais elle est reprise; des cris, la trompette, le bruit du canon qui s'éloigne, annoncent que les insurgés vainqueurs poursuivent la garde royale du côté de l'*arène de la victoire*.

Mais le bruit cesse; on n'entend plus que quelques coups de fusils tirés par intervalles; l'Arène de l'Insurrection se vide; et chacun rentre quand la chaleur arrive.

PEU après trois heures, nous repartons tous ensemble, Dinaïse, Corilla et les deux familles, pour nous rendre dans l'*arène de la victoire*. Toute la population s'y rend également, les uns comme *acteurs*, les autres comme *spectateurs*, tous dans l'ordre le plus parfait, le passage et la place de chaque quartier ayant été indiqués par le *programme*, et chacun étant assuré d'être bien placé et de bien voir.

Point de gendarmes ni de mouchards, mais des Com-

missaires de cérémonie élus dans chaque quartier, respectueux et respectés.

La grande arène est immense, plus grande que le Champ-de-Mars à Paris. Le sol en est parfaitement uni, composé d'un mastic qu'on arrose et qui ne fait ni boue ni poussière.

Tout autour, à dix pieds du sol, commencent des *gradins* propres et commodes, élevés circulairement en *amphithéâtre*, sur lesquels peuvent s'asseoir plus d'un million de spectateurs, abrités sous une couverture légère présentant la forme de mille *tentes* supportées par de minces colonnes.

Le Peuple de chacun des soixante quartiers d'Icara, les Provinciaux, les Coloniens, les Étrangers, leurs Ambassadeurs, les différentes Magistratures, ont leurs places séparées et leurs *drapeaux*, tous de différentes couleurs.

Ces milliers de drapeaux flottant sur ces mille tentes, le nombre des spectateurs et la variété des vêtements, forment déjà un imposant *spectacle*.

Mais l'intérieur de l'arène forme un *autre spectacle* superbe : elle est remplie de troupes royales en uniformes rouges, verts, jaunes, noirs, etc., infanterie, cavalerie et artillerie : le palais de la Reine, situé à l'une des issues, est rempli et entouré de canons et de soldats.

Bientôt le tocsin recommence ; la fusillade et la canonnade se raniment et se rapprochent, et 5 ou 600,000

spectateurs couvrent les gradins, lorsque, vers quatre heures, le combat recommence sérieusement sous nos yeux.

Nous voyons l'armée royale manœuvrer pour se ranger en bataille; Cloramide, Lixdox et la cour, en costumes magnifiques, caracolant sur de superbes chevaux, la passent en revue et font tous leurs efforts pour obtenir quelques *vivat*.

La canonnade et la fusillade, plus rapprochées, annoncent que la garde royale est en retraite.

Le tocsin, la trompette et le tambour sonnante et battant la charge, la fusillade plus nourrie du côté des insurgés et leurs cris, annoncent qu'ils ne sont pas loin.

L'avant-garde royale arrive, fuyant en désordre, soldats, chevaux, canons, tout pêle-mêle.

Quelques pièces défendent l'entrée et font un feu continu : mais des enfants, se glissant le long des colonnes des portiques ou se traînant ventre à terre, s'emparent d'une batterie, que des citoyens tournent aussitôt contre l'armée, tandis que quelques cavaliers populaires enlèvent une autre batterie voisine, sur laquelle leurs chevaux se sont précipités comme l'éclair.

Les soldats se barricadent à leur tour : mais les insurgés arrivent en foule, les uns avec leurs habits d'ouvriers et de bourgeois et leurs armes de tous genres, les autres à demi vêtus; et la *barricade* est attaquée au milieu d'une vive fusillade appuyée par le canon des insurgés. C'est une jeune fille qui l'escalade et paraît la première au sommet, agitant un drapeau, à côté d'un jeune homme en habit militaire.

D'innombrables cris saluent leur apparition, et la barricade est emportée.

Le gros de l'armée royale s'ébranle alors et s'avance contre les assaillants; et les deux armées se trouvent en présence, l'une composée de masses, l'autre composée de petites troupes, au milieu desquelles on aperçoit Icar à cheval, entouré d'aides-de-camp, parmi lesquels nous distinguons le grand-père de Valmor.

La fusillade et la canonnade recommencent des deux côtés: mais plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie renversent leurs fusils et leurs sabres, inclinent leurs drapeaux et passent du côté des citoyens en criant *vive le Peuple!* Les spectateurs applaudissent et crient bravo, tandis que les insurgés répondent en criant: *A bas la Tyrannie! vive l'Armée!*

Effrayée de cette défection et de ces cris, la garde royale et surtout la garde étrangère rentrent dans le palais ou fuient par derrière.

Icar, s'avancant à la tête des siens, tombe de cheval comme *blessé* par une balle: mais il reparait bientôt, et sa blessure ne fait qu'enflammer davantage l'ardeur populaire.

Alors commencent *l'attaque du palais, l'assaut et l'escalade*, dans lesquels les assiégeants déploient tous les prodiges de *la gymnastique et du génie militaires*.

Enfin le palais est pris, après une fusillade et une canonnade effroyables.

Cent trompettes, qui fendent l'air du haut de la terrasse

du palais, annoncent que les insurgés peuvent s'asseoir sur le trône de la Reine.

On ne voit plus que des uniformes rouges ou des costumes de Cour précipités des fenêtres par les vainqueurs ; et le drapeau royal tombe aux applaudissements des spectateurs.

Bientôt la Reine, arrêtée par ses propres gardes, est amenée par elles, au milieu des cris et des bravos ; et le vilain Lixdox, qu'on a vu tout-à-l'heure en habit couvert d'or et qu'on vient de découvrir caché dans un charbonnier, est amené en habit de cuisinière, au milieu des huées, des imprécations.

Cependant l'*incendie* éclate dans le palais ; des torrents de fumée et de flammes s'en échappent par les croisées et dans tous les sens ; des amas de poudre font explosion ; les colonnes éclatent et s'écrasent avec fracas au milieu d'une éblouissante clarté.

Soudain, des milliers de trompettes font retentir l'air, puis des centaines de tambours, puis je ne sais combien d'orchestres composés chacun de mille instruments ; et, vers neuf heures, la Royauté s'éteint dans les cendres de son palais, au bruit des *chants de victoire* entonnés par 50,000 insurgés vainqueurs, et répétés par plus de 800,000 témoins de leur combat et de leur triomphe.

Et la population, escortée par de nombreuses troupes de tambours, de trompettes et de musiciens qui se dirigent

dans tous les quartiers, rentre en chantant des *hymnes à la liberté et à la patrie* !

Et je me garderai bien d'essayer la description des transports d'enthousiasme et d'admiration qu'a fait éclater cette première journée !

2^{me} JOUR : FUNÉRAILLES.

Honneurs aux anciens martyrs, aux héros et aux dernières victimes.

Dès le matin, la grosse cloche, le canon tiré à de longs intervalles dans tous les quartiers de la ville, de lugubres tambours parcourant toutes les rues en même temps, annoncent une grande cérémonie funèbre.

Tous les citoyens, les femmes et les enfants revêtent leur *habit de deuil* ; et le drapeau national est partout recouvert d'un crêpe funéraire.

Partout on lit ou l'on prononce l'*éloge* des anciens martyrs et des dernières victimes, tous les citoyens étant invités à composer de ces éloges funèbres.

Après cinq heures, soixante *cortèges funéraires*, de quatre ou cinq mille personnes chacun, partent des soixante quartiers d'Icara, tandis que sept ou huit cent mille spectateurs vont couvrir les gradins de la grande arène.

Chacun de ces cortèges comprend : des tambours ; plusieurs musiques ; une troupe de jeunes filles portant des corbeilles de fleurs ; une troupe de jeunes garçons portant des couronnes et des guirlandes ; trois troupes repré-

sentant des citoyens *blessés*, des *combattants* non blessés portant leurs armes, et ceux qui se sont distingués par quelque trait d'*héroïsme*; des chevaux blancs couverts de draperies noires; des chars portant des blessés; d'autres chars portant des cercueils; d'autres chars portant les femmes et les enfants des morts; les magistrats communaux; et des bataillons de garde nationale à pied et à cheval.

Au milieu de l'arène est un énorme *bûcher* entouré de cent autels, sur lesquels brûlent des parfums. Au-dessus du bûcher paraissent, comme suspendus sous des couronnes d'immortelles, les noms des principales *victimes*; autour, et moins élevés, paraissent de même les noms des *héros*, puis ceux de cent des anciens *martyrs*; ces trois catégories se distinguant, les unes au-dessus des autres, par des couleurs différentes.

A six heures, la cloche et le canon annoncent l'arrivée du premier convoi.

Il entre dans l'arène, les chevaux marchant de front, les chars aussi, et s'arrête autour du bûcher. Pendant qu'on y transporte les cercueils, les tambours roulent, la musique fait entendre des sons lugubres, les jeunes filles jettent des fleurs, les jeunes garçons jettent des couronnes, et la garde nationale abaisse ses armes et ses drapeaux; puis le convoi se remet en marche, revient sur lui-même en côtoyant celui qui lui succède immédiatement, s'arrête près de l'ouverture par laquelle il est entré, et prend position perpendiculairement au bûcher, les jeunes filles en tête, puis les jeunes garçons, les tambours, la musique,

la garde nationale, les chevaux, enfin les chars adossés aux gradins.

Les blessés qui sont à pied, les héros et les combattants, vont s'asseoir sur les premiers gradins, et les magistrats vont s'asseoir à leur place.

Les soixante convois défilent ainsi sans interruption, à la suite les uns des autres, comme un seul et immense convoi.

Arrivent ensuite Icar à cheval et blessé, puis la Représentation nationale toute entière, en grand costume de deuil, qui vient se placer autour du cercueil.

Jusque-là les évolutions des convois et leurs différentes attitudes présentaient un spectacle aussi animé qu'imposant.

Maintenant que tous les cortèges ont pris position, vers les huit heures, l'arène présente le plus magnifique spectacle. On aperçoit : le bûcher au centre ; autour les cent autels ; au-dessus, les centaines de couronnes et d'inscriptions suspendues au milieu de nuages d'encens ; autour encore le large cercle de la Représentation nationale ; puis, dans un sens, soixante rayons perpendiculaires formés par les soixante convois, et, dans un autre sens, une multitude de cercles différents ; d'abord un large cercle de jeunes filles en blanc ; un large cercle de jeunes gens en noir ; un cercle de tambours et de musiciens ; deux cercles de gardes nationaux à pied et à cheval, en uniforme ; des cercles de chevaux blancs et de chevaux noirs ; un cercle de chars vides ; un autre de chars couverts de veuves et d'orphelins ; et par-dessus, les gradins présentant des cercles de blessés

de héros et de combattants, puis douze cercles mélangés ; et, par-dessus encore, le sommet de mille tentes surmontées de milliers de drapeaux ! Et chacun voit tout, étant vu de tous ! Chacun est *spectateur et spectacle* !

Alors commencent les *honneurs* funèbres.

Au signal qui leur est donné, on entend successivement le son lugubre de la grosse cloche, le long roulement du cercle des tambours et le son des soixante musiques. L'encens fume de nouveau et plus abondamment ; Icar et la Représentation nationale jettent des couronnes aux Martyrs, aux Héros, aux Victimes ; puis ils montent à leur place sur les gradins, tandis que tous les autres cercles font un mouvement pour se rapprocher du bûcher.

Quelle magique harmonie vient alors animer les airs ! Le cercle des jeunes filles chante, en jetant des fleurs vers le bûcher, le premier couplet d'un hymne à la gloire des Victimes, des Héros et des Martyrs, dont les jeunes garçons répètent le refrain avec elles ; le cercle des garçons chante, en jetant des couronnes, le deuxième couplet, dont les jeunes filles répètent le refrain avec eux ; la garde nationale chante, en abaissant ses armes et ses drapeaux, le troisième couplet, dont les filles et les garçons répètent le refrain ; et tous ensemble chantent un quatrième couplet, dont 600,000 spectateurs répètent le refrain avec eux.

Puis, au son de cent trompettes, paraissent, à cinquante pieds au-dessus du bûcher, une lumière éclatante et ces mots en lettres de feu : *La Patrie adopte leurs enfants leurs femmes.*

Au même moment soixante étoiles paraissent et brillent sur les soixante groupes de chars qui portent les Veuves et les orphelins. Puis, au son nouveau de cent trompettes, la Représentation nationale, les Provinciaux, les Coloniens, le Peuple et les Magistrats se lèvent tous ensemble pour ratifier l'*adoption*.

Alors disparaît l'inscription et paraît cette autre en sa place : *Gloire aux héros!* et soixante étoiles brillent au-dessus de leurs têtes; et tous les spectateurs se lèvent de nouveau au bruit des chants et de la musique.

Puis succèdent d'autres étoiles et de nouvelles cérémonies avec ces inscriptions : *Honneur aux Blessés! Honneur aux Combattants!*

Puis, au bruit de la cloche, des canons, des tambours, de la musique et des chants, le bûcher s'allume, s'enflamme et devient le foyer d'un immense et superbe *incendie*, dont la flamme tantôt rouge et tantôt violette illumine le ciel et l'arène.

A cette lumière éblouissante succèdent des torrents de noire fumée et une obscurité profonde, au milieu de laquelle réapparaissent soudainement les noms des Victimes, des Héros et des Martyrs, illuminés par des couronnes d'é-tincelantes *étoiles*; et plus haut cette inscription en énormes lettres de feu : *Gloire immortelle à nos Martyrs révolutionnaires!*

Tout s'éteint, et cependant tout n'est pas fini; car, plus haut encore, à cinq ou six cents pieds, paraissent cent larges *couronnes de lumières* supportées par cent énormes ballons, et une *immense couronne* formée par le

cordon lumineux qui réunit ces cent ballons circulairement rangés.

Et la population rentre sous ses portiques, maintenant obscurs et privés d'éclairage, au bruit des soixante musiques, qui parcourent ses soixante quartiers.

Et je n'entreprendrai pas encore de décrire les sentiments de cette population, éblouie, électrisée, transportée d'enthousiasme et de reconnaissance pour le dévouement patriotique !

TROISIÈME JOUR.

Dictature d'Icar; triomphe.

Le canon et la grosse cloche, maintenant accompagnés d'un harmonieux carillon, annoncent une fête de triomphe; et pendant toute la matinée, on ne voit que des troupes de musiciens parcourant les rues, les unes à pied, les autres à cheval ou sur des chars; on n'entend que des fanfares guerrières, des airs de victoire et des chants de triomphe.

A quatre heures, presque toute la population d'Icara et de ses 60 quartiers ou Communes, 100,000 Provinciaux, 10,000 Coloniens (dont près de 8,000 noirs ou cuivrés) et 25,000 Etrangers, sont réunis dans la grande *Arène de la Victoire*.

Tous sont réunis en groupes nombreux, distingués par leurs costumes, leurs couleurs et leurs drapeaux : voilà les 2,000 Députés composant la Représentation nationale; les

100,000 Provinciaux, les 10,000 Coloniens; les 720 Députés composant la Représentation provinciale des 6 provinces d'Icara; les Magistrats communaux de ses 60 quartiers; le Peuple d'Icara; les 25,000 Etrangers et leurs Ambassadeurs, placés à la place d'honneur, entre la Représentation nationale et le Peuple.

Sur les gradins occupés par le Peuple, on aperçoit d'abord des cercles d'enfants, de jeunes filles et de jeunes garçons, qui devront descendre dans l'arène pour danser et chanter.

Bientôt arrivent plus de 300,000 *Gardes nationaux*, infanterie et cavalerie composant la Garde nationale des 60 quartiers ou communes d'Icara, avec ses 60 musiques qui se placent sur les gradins en laissant entre elles des intervalles égaux, tandis que les 60 Brigades de Garde nationale prennent position en occupant le centre et faisant face aux spectateurs.

Tous les Fonctionnaires ont leurs éclatants *costumes*; tous les citoyens ont leurs *habits de fête*; tous les ornements de plumages, de fleurs, d'étoffes brillantes et de pierreries, sont dehors aujourd'hui pour embellir la beauté: partout des guirlandes de verdure et de fleurs, partout des drapeaux déployés et flottants.

Et, au milieu, 100 *autels* sur lesquels brûlent des parfums aux pieds d'une femme de haute stature représentant ICARIE assise sur un *trône* élevé, de brillants uniformes, de superbes panaches, des chevaux, des armes brillantes, des casques étincelants et des drapeaux: non, on ne peut rien voir de plus magnifique!

Et je suis assis entre Dinaise et Corilla , parées et belles comme des Divinités ! Et mon âme, enivrée de bonheur et d'espérance, est ouverte à toutes les jouissances de l'admiration !!

La cloche, le canon, les 60 musiques annoncent l'ouverture de la fête, la *dictature*.

Aussitôt entre dans l'arène une troupe de *combattants* composée d'hommes, de femmes et d'enfants, les uns à pied, d'autres à cheval, tous armés différemment, les uns portant des habits de toutes espèces, les autres les bras nus, criant : *Icar dictateur ! Icar dictateur !* et adressant leurs bruyantes acclamations à un homme à cheval qui se trouve au milieu d'eux et qui représente *Icar blessé*, près duquel Corilla, les yeux brillants de joie, nous fait remarquer son grand-père.

Icar et son cortège font le tour de l'arène, entre les spectateurs et le front circulaire de la Garde nationale; et à mesure qu'ils avancent, au bruit du tambour et de la musique, la Garde nationale abaisse ses drapeaux et présente les armes en criant : *Icar dictateur !*

Puis ils parcourent une seconde fois l'arène en se tournant vers les gradins , et tous les spectateurs se lèvent en poussant le même cri, mêlé au bruit des tambours et de la musique.

Puis Icar monte auprès d'Icarie, qui lui met sur la tête une couronne de laurier, pendant que tous les tambours battent, que toutes les musiques jouent, que toute la Garde nationale lui présente les armes, que tous les drapeaux s'inclinent vers lui, que tous les spectateurs se lèvent en agitant

leurs chapeaux ou leurs écharpes, et que l'arène entière répète le cri *Icar dictateur!*

C'est maintenant la cérémonie du *triomphe*.

La troupe des insurgés vainqueurs, qui accompagnait Icar en arrivant, rentre alors par l'ouverture opposée et passe sous un arc triomphal caché jusques-là sous une toile et qui se montre subitement à découvert.

Elle porte en trophées ou traîne à terre les emblèmes de la Royauté, des débris du trône, des costumes de Cour, des armoiries de la Noblesse, et fait le tour de l'arène au bruit de la cloche et de son carillon, des canons, des tambours, des trompettes, de la musique et des chants de victoire, sous une pluie de couronnes, de lauriers et de fleurs, jetés par le Peuple depuis les gradins.

Elle traîne à sa suite la Reine, conduite par ses gardes qui l'ont arrêtée; ses Ministres, les uns en habits brodés et les autres déguisés en laquais et en mendiants; des Seigneurs en magnifiques costumes déchirés; enfin Lixdox, en habit de cuisinière, enfermé dans *une cage*, sur un chariot qui le laisse en évidence.

On ne dit rien à la Reine: mais ses Ministres, ses Courtisans et surtout Lixdox, sont reçus partout avec des huées et des malédictions.

Viennent enfin des triomphateurs à cheval ou sur des chars; puis, sur un char triomphal, *Icar*, tête nue, aux pieds d'*Icarie*, couverte d'un magnifique manteau et d'une brillante couronne.

La cérémonie triomphale terminée, *Icarie* et *Icar* se

replacent au centre, elle sur le trône, lui sur le premier degré, pour présider aux *jeux* et aux *exercices* qui commencent.

Soixante mâts sortent de terre ; et pendant un quart d'heure, les rires éclatent à l'aspect des jeunes gens qui s'y succèdent pour grimper, et qui glissent jusqu'à ce que l'un d'eux parvienne au sommet.

Les mâts disparaissent et les rires redoublent à la vue des garçons qui courent, enfermés dans des sacs, et dont la plupart tombent avant d'arriver au but.

D'autres jeux se succèdent rapidement et font éclater la joie sur tous les points.

Suivent diverses courses de jeunes garçons et de jeunes filles, de chevaux et de chars, toutes exécutées au son de la trompette et remplacées par des exercices d'équitation.

Maintenant c'est la *revue* de la Garde nationale, organisée par Icar quelques jours après la Révolution. Monté sur un superbe cheval, escorté du grand père de Valmor et de quelques généraux caracolant sur des chevaux ardents, il parcourt rapidement le front de la ligne entre elle et les spectateurs.

Vient la *manœuvre* militaire, pendant laquelle la Garde nationale exécute mille évolutions différentes d'infanterie et de cavalerie.

Puis la *Représentation nationale*, organisée et convoquée par Icar après la révolution, quitte ses gradins et défile devant Icar et Icarie, en cent pelotons de vingt Dépu-

tés, portant les cent drapeaux Provinciaux et les mille drapeaux Communaux.

Rangée autour des cent autels, entourée de la Garde nationale, elle prête *serment* à la CONSTITUTION républicaine et communautaire présentée par Icarie et par Icar, et le serment est répété par la Garde nationale et par les spectateurs qui, tous debout et découverts, tiennent leurs bras tendus.

Voilà vingt mille enfants, de six à dix ans, qui descendent des gradins dans l'arène, passent entre les brigades de la Garde nationale, et forment un premier cercle central.

Trente mille jeunes filles et trente mille jeunes garçons, de dix à vingt-un ans, descendent de même et forment deux autres cercles : les uns portent des fleurs et des couronnes, les autres des écharpes et des guirlandes, des branches et des drapeaux.

Alors commencent le *ballet*, les danses, les rondes entre ces quatre vingt mille danseurs, qui forment mille évolutions en jetant des fleurs et des couronnes vers Icar et Icarie, en agitant leurs rameaux et leurs écharpes, leurs guirlandes et leurs drapeaux.

Voici le *chant* : les 20,000 enfants, puis les 30,000 jeunes filles, puis les 30,000 garçons, puis plus d'un million de voix, répètent un hymne de reconnaissance à la Communauté.

Voici maintenant le *concert* : la cloche et son carillon,

puis le canon sur toutes les places de la ville, puis 5 ou 600 tambours, puis 5 ou 600 trompettes, puis les 60 musiques dispersées sur les gradins, puis toutes ces musiques et près de 10,000 instruments réunis en masse autour du centre, font retentir l'arène tantôt de différents airs de victoire et de triomphe, tantôt de la plus ravissante harmonie.

Et cependant la nuit est commencée : mais un immense *feu d'artifice* est préparé sur des charpentes dispersées partout et masquées par des guirlandes, des feuillages et des drapeaux ; et bientôt le ciel paraît embrasé de mille feux qui s'élancent de tous côtés, qui se croisent en tous sens, qui présentent mille couleurs et mille formes, et qui se terminent par le plus gigantesque et le plus magnifique *bouquet* qu'on puisse imaginer.

La fête n'est cependant pas terminée ; car en quittant l'arène, accompagné des 60 musiques, le Peuple trouve ses portiques décorés de guirlandes et de drapeaux, son éclairage ordinaire remplacé par une *illumination* (toujours au gaz) qui, dans les rues comme sur les façades des monuments ou dans le feuillage des arbres des promenades publiques, présente mille couleurs, mille inscriptions différentes et mille formes diverses.

Ce n'est pas tout encore : arrivés chez Valmor, nous montons tous sur la *terrasse*, où le souper a été préparé avant le départ ; et là, en soupant, nous jouissons d'un spectacle d'une magnificence toute nouvelle.

Nous voyons toutes les terrasses illuminées et couvertes

de familles soupant, riant et chantant ; toutes les balustrades dessinées par l'illumination ; et, par-dessus, tous les sommets des monuments illuminés également et dessinés par la lumière.

Puis, pour le signal de la retraite, la large voûte des cieux, obscurcie par la nuit, paraît subitement enflammée par des milliers de feux de toutes couleurs lancés dans toutes les directions par les 100 ballons, dispersés à 5 ou 600 pieds au-dessus de la ville, qui versent enfin sur elle une immense pluie d'étoiles et de feux.

Il est certain qu'après un pareil spectacle il n'en est plus que l'œil puisse contempler avec plaisir !



CHAPITRE IV.

FÊTES; JEUX; PLAISIRS; LUXE.

On passe la soirée dans le jardin; Dinaise, Jardinière.—Milord, enthousiaste. Fêtes anglaises; peu pour les riches; point pour les pauvres. — Fêtes françaises; médiocres pour les riches; presque point pour le Peuple; gendarmes; cervelas; anniversaire de juillet dérisoire. [—] Fêtes icariennes, ordonnées par le Peuple, pour le Peuple, exécutées par le Peuple. — Loi; comité. — Education prépare danseurs, chanteurs, musiciens. — Commodités pour le Peuple. — Fêtes sont toujours arrangées pour en faire des drames, dans un but populaire. [—] Milord devenu démocrate; pourquoi? — Tous les citoyens invités à composer des proclamations, des éloges funèbres, des hymnes. [—] Autres fêtes; navales; patinage. — Icaris admettent tous les jeux, tous les plaisirs; luxe. — Faut une loi; le nécessaire avant; l'égalité. — Progrès dans les jouissances. — Peuple anglais privé de plaisirs; Peuple icarien heureux.

EN arrivant chez madame Dinamé, où nous devons passer la soirée, Eugène et moi, nous trouvâmes les deux familles prenant le frais dans le jardin, au milieu de la verdure, des fleurs et de leurs parfums. Dinaise, en habit de jardinière, plantait et semait des fleurs, tandis que les enfants arrosaient et que Corilla donnait des ordres pour diriger l'arrosage.

Corilla m'ayant fait un signe, je m'approchai : Voyez, me dit-elle tout bas, comme elle est coquette !... Elle a mis son habit de travail pour que vous voyez qu'elle est encore plus jolie qu'en habit de fête, et que moi en habit de société.—O la méchante, répondit Dinaise ! — O la rusée, répliqua Corilla ! — O le flatteur, me dirent-elles toutes deux quand je leur eus dit en m'éloignant que toutes deux étaient charmantes !

Hé bien, messieurs, nous dit le grand-père de Valmor, comment vous trouvez-vous aujourd'hui ? Je ne demande pas à mon ami Eugène s'il a bien dormi ; car je suis sûr qu'il a tiré des coups de fusil toute la nuit : mais vous, milord, avez-vous encore la fièvre ? Savez-vous qu'hier et les deux jours précédents vous paraissiez aussi fou (je veux dire aussi enthousiaste, reprit-il en souriant) que notre aimable Eugène ? Comme vous avez pris feu à notre fête !

Et le moyen, dit Valmor, de ne pas prendre feu quand on est sous le feu, entre deux feux, entouré de feux !

Bien, mon fils, dit le vieillard en riant : tu es bien heureux que Dinaise et Corilla ne t'entendent pas !

Croyez-vous, Milord, que nos fêtes icariennes soient moins belles que vos *fêtes anglaises* ?

Ho oui, s'écria Eugène, elles sont belles les fêtes anglaises ! Pour l'Aristocratie, des réceptions à la Cour, en belles toilettes et en beaux équipages dans lesquels on a l'incomparable plaisir de faire queue pendant des heures entières, pour avoir l'honneur et le bonheur de faire une humble révérence au Roi, à la Reine, à quelque marmot

au berceau quand il s'en trouve ; des *festivals*, où l'on a l'avantage de s'enrhumer dans une église pour entendre un orchestre de 4 ou 500 musiciens ; des courses de chevaux où beaucoup se ruinent en paris ; quelques revues militaires où l'on tire des coups de canon et de fusil ; de grands diners dans des salons dorés ou de grands déjeuners dans des parcs !... Et pour le Peuple, rien, absolument rien, que quelques misérables processions les jours de fête des Saints patrons des corporations ; la vue de quelques illuminations sans goût et sans variété le jour de la fête du Roi ; et, pour le petit nombre de ceux qui peuvent perdre un jour de travail, la vue des équipages, des laquais et du luxe de l'Aristocratie !

Mais vous, Eugène, lui dit le vieillard, croyez-vous que nos fêtes soient moins belles que vos *fêtes françaises* ?

Ho oui, elles sont belles les fêtes françaises, répondis-je avant Eugène ! Des adulations pour le Roi, pour Charles X comme pour Napoléon ; des arcs de triomphe pour un Prince enfant ou lâche comme pour un héros ; des bals et des dîners pour l'Aristocratie ; et, pour la masse, des revues qu'elle ne voit pas, de maigres feux d'artifice qu'on ne voit qu'à moitié en se dressant péniblement sur la pointe des pieds et en se mêlant dans la foule, au risque d'être étouffé ou écrasé ou volé ! Ha ! j'oubliais les *gendarmes* qu'on trouve partout pour humilier, vexer et empoigner les spectateurs ! J'oubliais aussi les *cervelas* et le vin livrés à la populace pour avoir le plaisir de la voir se battre et s'enivrer ! J'oubliais encore l'*Anniversaire* des fameuses journées de juillet !... Oui, il est beau l'Anniversaire de juillet !...

Ah, s'écria Eugène d'un accent profondément affligé, ne parlez pas de l'Anniversaire de juillet ! Nous n'en avons plus ! Nous n'en avons même jamais eu ; car je n'ai vu qu'ici l'Anniversaire d'une Révolution populaire !

Voilà ce qu'on peut appeler un Anniversaire ! Voilà un Peuple qui ne renie pas son ouvrage ! Voilà un Gouvernement, né des barricades révolutionnaires, qui n'est pas infidèle à son origine ; qui ne supprime pas le récit des traits d'héroïsme des citoyens insurgés ; qui n'efface pas la trace des balles lancées contre la tyrannie par la liberté ; qui ne répudie pas comme une catastrophe, la gloire d'une révolution légitime ; qui ne se trouve pas réduit à proscrire les vainqueurs après les avoir proclamés des héros ; qui ne redoute ni les proclamations insurrectionnelles, ni les cris aux armes, ni les attroupements, ni le souvenir des défections militaires, ni la révolte des gardes contre un tyran ; et qui ne remplace pas par des fêtes royales et dynastiques l'anniversaire de la grande œuvre du Peuple répandant son sang pour conquérir l'affranchissement et le bonheur !!

Eh, mon cher ami, dit le vieillard, souffrez que je vous le dise franchement, vos plaintes me paraissent peu raisonnables ! Comment voulez-vous qu'une Royauté et une Aristocratie puissent aimer le souvenir d'une insurrection et d'une révolution populaires ? Et comment une fête pourrait-elle être belle sans la coopération spontanée du Peuple ? C'est nue^e République qui organise ici notre Anniversaire et nos fêtes ! C'est le Peuple qui les ordonne ! C'est pour lui qu'elles sont faites ! Et c'est lui qui les exécute avec tout son enthousiasme et toute sa puissance ! C'est

notre carnaval à nous, notre théâtre d'amateurs, un de nos grands proverbes exécutés en grande famille !

Hélas ! répondit Eugène, nous espérons... — Vous espériez pauvre Eugène ! hé bien, espérez encore ; car nous avons longtemps espéré nous-mêmes, jusqu'à ce que la longueur et l'inutilité de nos espérances aient enfin réduit au désespoir l'opinion publique et notre Peuple tout entier.

Mais comprenez-vous bien, Milord, continua le vieillard en s'adressant à moi, que tous les citoyens veuillent et puissent être *acteurs* dans nos grands *dramas politiques*, et que nos fêtes puissent être si magnifiques ?

Sans doute ; je le comprends très-bien.

Non, non, s'écrièrent en riant Dinahse et Corilla qui revenaient vers nous ; il ne comprend pas ! il ne comprend pas !

Vraiment, mesdemoiselles, je ne comprends pas !... Eh bien, nous allons voir ! On ne m'a pas dit que tout ce qui concerne les fêtes, celle de l'Anniversaire par exemple, est réglé par une *loi* ; que cette loi est faite sur le projet présenté par le *comité des fêtes* publiques ; que ce comité a pu consulter toutes les fêtes des peuples anciens et modernes ; et que la loi a pu être soumise à l'approbation du Peuple, en sorte que c'est le Peuple entier lui-même qui a réglé et ordonné la fête, et que, par conséquent, il n'est pas étonnant que le Peuple exécute ce qu'il s'est volontairement chargé d'exécuter : on ne me l'a pas dit ; mais j'en suis sûr ! — Bravo, bravo, s'écria toute la compagnie !

On ne m'a pas dit non plus que, puisque la loi veut qu'il ait tant de chanteurs, tant de danseurs et tant de musi-

ciens dans les fêtes, elle ordonne aussi l'éducation de manière que tous les enfants soient exercés, de cinq à vingt-un ans, pour pouvoir y danser, chanter et jouer d'un instrument : on ne me l'a pas dit ; mais j'en suis convaincu !
— Les applaudissements redoublèrent.

Je comprends de même parfaitement que le Peuple veuille et puisse assister à ses fêtes sans poussière et sans boue, sans gendarmes et sans mouchards, à couvert, commodément assis, de manière que tous puissent bien voir et voir également bien.

Je comprends parfaitement encore que toutes les fêtes soient organisées comme une *pièce dramatique* ; qu'elles aient toutes un but moral et politique ; et que ce but soit toujours, non le plaisir personnel et la servile flatterie d'un Roi, mais l'intérêt, la gloire, et le bonheur du Peuple.

Et si j'admire, au-delà de toute expression, la magnifique magnificence de vos fêtes, je n'admire pas moins l'ordre, la prévoyance, la sagesse, la... je ne sais plus que dire de votre République !

Comme vous avez fait du chemin, dit Corilla, dans le champ de l'enthousiasme et du sentiment républicain !

C'est vrai, dit Valmor ! la démocratie d'Eugène va bientôt pâlir devant celle d'un *milord* ! Quel miracle ! Nous pourrions nous vanter, mon grand-père, Dinaros, Eugène et moi, d'avoir opéré la miraculeuse métamorphose !

Et vous oubliez, dit Eugène, quatre autres personnes qui, pour cette prodigieuse conversion, ont fait beaucoup plus que nous quatre ; la République, la Commuauté, et... et.. — Les deux autres, cria Valmor ?

Vous ne les connaissez pas, répondit Eugène. — Nommez-les, nommez-les !

Vous ne les connaissez pas ! — C'est Dinaiise et moi, s'écria Corilla. — Non... — Si...

Et le pauvre Eugène, bientôt forcé dans ses derniers retranchements par Corilla et Dinaiise, soutint qu'il était plus difficile de résister à la malice de deux jeunes filles que de repousser les attaques de deux vigoureux champions.

Vous riez, dit le grand-père : mais savez-vous, mes enfants, que ces deux petites filles pourraient bien vous en apprendre en effet, et qu'aucun de vous, peut-être, ne ferait une proclamation insurrectionnelle aussi électrisante que celle de Corilla, ni des vers aussi brûlants d'enthousiasme patriotique que ceux de Dinaiise !

Nous lûmes ces deux pièces, ainsi qu'une proclamation de Dinaros, qui était fort belle ; et nous rimes si fort en sifflant celle-ci et en applaudissant les deux autres que nos voisins de droite, qui se trouvaient aussi dans leur jardin, se mirent à rire avec nous.

Valnor nous expliqua que tous les Icariens étaient invités à composer de pareilles pièces pour les trois jours de la fête ; qu'on en avait fait circuler un nombre immense ; que beaucoup étaient très-remarquables ; et que les dix meilleures de chaque genre seraient signalées, imprimées et distribuées dans quelque temps sur le rapport d'une Commission chargée de les examiner toutes.

La conversation continua sur les autres fêtes ou grands

spectacles publics, qui toujours se célèbrent dans l'une des deux *arènes*. Valmor nous raconta qu'on y voit quelquefois tous les ouvriers et ouvrières, groupés par professions, avec des bannières différentes pour chacune d'elles ; ou tous les chevaux, ou toutes les voitures, ou tous les chiens : il raconta qu'on y amène jusqu'à dix pieds d'eau , et qu'on y voit alors une multitude de vaisseaux, de bateaux à vapeur, de barques et de nageurs , qui, par leur nombre, par leurs évolutions , par la variété de leurs formes, de leurs couleurs et de leurs drapeaux, présentent un des plus magnifiques spectacles, comme le *patinage* en hiver forme l'un des plus gracieux et des plus amusants.

Vous voyez , dit Dinaros , combien la République surpasse la Monarchie en belles et nobles fêtes, comme elle la surpasse en organisation sociale et politique.

Elle la surpasse également en *jeux* et en *plaisirs* publics ou privés ; car il n'y a rien , dans le monde ancien et présent, que nous n'ayons étudié, que nous ne connaissions, et dont nous n'ayons fait notre profit, en prenant le bon et en rejetant le mauvais.

D'un autre côté , nous aimons le *plaisir*, et nous trouvons que c'est sagesse d'exercer toutes les facultés des sens que la bienfaisante Nature nous a donnés, et de jouir de tous les trésors qu'elle a prodigués autour de nous et pour nous, pourvu que la Raison, inestimable présent de sa bonté, préside toujours à toutes nos jouissances.

Aussi vous voyez chez nous comme ailleurs tous les genres de théâtres, tous les jeux , tous les plaisirs qui n'ont

rien de nuisible ; et c'est la République qui fournit aux citoyens tous les lieux et tous les objets nécessaires.

La République ne proscrie pas même le *luxe* ou le superflu , parce qu'on ne peut appeler superflue une jouissance qui n'a pas d'inconvénient : mais nous nous sommes sagement imposé trois règles fondamentales : la première, que toutes nos jouissances soient autorisées par la *loi* ou par le *Peuple* ; la seconde, que l'*agréable* ne soit recherché que quand on a le *nécessaire* et l'*utile* ; la troisième, qu'on n'admette d'autres plaisirs que ceux dont chaque Citoyen peut jouir *également*.

Ainsi, nous avons construit nos ateliers avant nos monuments ; nous avons meublé nos chambres à coucher avant de dorer nos salons ; nous avons fabriqué des draps de laine avant des étoffes de soie et de velours ; ce n'est que depuis vingt ans que nous avons des chevaux de selle pour la promenade, et depuis cinq que nous en avons pour les enfants. Dans dix ans d'ici chaque famille aura, sur sa terrasse, un *billard*, qui servira en même temps de table à manger, tandis qu'aujourd'hui chaque rue n'a qu'une salle de billard commune à 32 familles. Bientôt tous nos portiques seront transformés en jardins, ou du moins seront ornés de verdure, de plantes, de fleurs et de guirlandes, qui les rendront délicieux à parcourir.

Comme ce roi de Perse, qui promettait une récompense à quiconque inventerait un nouveau plaisir, nous invitons tous les citoyens à perfectionner ou augmenter nos jouissances : mais tandis que le despotisme ne demandait de nou-

velles jouissances que pour le despote, la République ne demande de nouveaux plaisirs que pour le Peuple; et tandis que l'Aristocratie, d'Angleterre par exemple, accapare tout pour elle, interdit tous les amusements le dimanche, ne les rend accessibles qu'aux oisifs et aux riches pendant la semaine, et ne laisse au Peuple Anglais d'autre distraction que celle de s'enivrer dans ses *public houses* pour oublier son affreuse misère, le Peuple Icarien, choyé par la République comme un enfant par sa mère, jouit tous les jours de tous les plaisirs, plus heureux que tous les Peuples de la terre et que tous les Aristocrates du monde.

Ha oui, heureuse Icarie, dit Eugène en soupirant!...

Et son soupir nous fit tous éclater de rire...

Et le chaleureux patriote, presque irrité de notre gaité, lança contre nous la plus foudroyante bordée patriotique, pendant que le bon vieux grand-père seul lui tenait la main et l'applaudissait



CHAPITRE V.

COLONIES.

Système de colonisation. — Vaste plan. — Exécution préparée longtemps — Colonie commune à plusieurs nations ; concertée. — Communauté établie de suite. — Enfants préparés. — Vieillards et enfants envoyés chez sauvages avec présents. — Sauvages attirés et caressés. — Patience. — Attendent que les sauvages désirent la colonie. — Etablissement. — Aucune violence ; toujours bienfaits. — Succès complet. [—] Colonies européennes ; françaises. — Prise et vente des noirs ; achat ; contrainte ; torture. — Alger ; massacre ; horreurs.

J'AVAIS vu plus de 10,000 Coloniens à la fête, presque tous noirs , basanés ou cuivrés. J'avais en outre entendu beaucoup de particularités sur les mœurs et les usages de quelques Peuples sauvages voisins d'Icarie, ainsi que sur l'étonnante rapidité de l'agrandissement des colonies icariennes ; et je priai Dinaros de nous expliquer à fond leur système de colonisation.

Pendant longtemps, nous dit-il, nous n'avions aucun be-

soin de colonies. Mais prévoyant que nous pourrions un jour avoir une population excessive, nous avons préparé de loin un établissement colonial sur un terrain fertile et presque désert, habité par de petites peuplades encore sauvages, parmi lesquelles nous voulions commencer un vaste plan de civilisation.

Pour mieux atteindre ce double but, nous nous sommes concertés avec les Peuples voisins nos alliés, et nous leur avons proposé de fonder une colonie commune où chacun couvrirait le même nombre de familles, qui ne formeraient qu'un même Peuple sous la Communauté, et dont les enfants ne pourraient se marier qu'en mêlant ensemble les races et les sangs.

Pour mieux préparer l'exécution, nous avons demandé et obtenu de beaux enfants étrangers que nous avons élevés avec les nôtres pour les envoyer ensuite dans la colonie.

En même temps, nous avons, de concert avec nos alliés, épuisé tous les moyens de *plaire* aux sauvages et de nous les attacher. Nous leur avons envoyé des vieillards et des enfants, qui ne pouvaient ni les inquiéter ni exciter leur fureur, qui leur portaient toutes sortes de *présents*, qui s'établissaient chez eux et qui apprenaient leur *langue* et leurs usages.

Nous sommes parvenus ainsi à attirer parmi nous quelques sauvages et même quelques enfants, que nous avons comblés de caresses, à qui nous avons montré tout ce qui pouvait les séduire, à qui nous avons enseigné notre langue, et que nous avons renvoyés avec tout ce qui pouvait nous concilier la confiance et l'affection de leurs compatriotes.

Les difficultés et les obstacles ne nous ont pas rebutés ; et ce système, suivi avec patience et constance, nous a si complètement réussi que ces sauvages nous adoraient presque comme des Dieux bienfaisants, et nous suppliaient d'aller nous établir au milieu d'eux pour verser sur eux plus de bienfaits.

Aussi, quand nous avons jugé convenable de commencer la Colonie, nous n'avons eu besoin d'aucune espèce de violence... Une fois établis, nous avons multiplié nos missionnaires chez eux et leurs voyageurs chez nous ; nous leur avons donné l'exemple du travail sans en exiger d'eux ; nous le leur avons fait désirer insensiblement en les rendant témoins de ses merveilleux résultats ; et aujourd'hui, après moins de trente ans, nous avons créé une magnifique Colonie aussi florissante qu'Icarie ; nous avons civilisé sept ou huit petites peuplades qui rivalisent avec nous ; et nous avons lancé la civilisation pour qu'elle ne s'arrêtât plus !

Nous avons dépensé beaucoup, il est vrai ; nous avons payé les sauvages pour qu'ils nous laissassent faire leur bonheur : mais quelle récompense ! Nos bienfaits ont pacifiquement conquis une nouvelle Icarie pour nous et des sauvages pour la civilisation, tout en préparant la conquête de l'Univers inculte pour l'Humanité !

Et nous, Européens et Chrétiens, s'écria Eugène, nous qui nous vantons de notre civilisation, nous achetons des esclaves, c'est-à-dire nous encourageons des brigands à voler des hommes, des femmes et des enfants ; nous les torturons ensuite pour les forcer à travailler ; et c'est de

leurs sueurs et de leur sang que nous tirons du sucre et du café !

Nous exterminons des Peuples sauvages ou demi-civilisés, pour conquérir des trésors !

Renouvelant toutes les horreurs de la grande invasion des barbares et de l'invasion espagnole en Amérique, nous massacrons, nous pillons, nous incendions, pour conserver une colonie et pour consolider notre pouvoir !

Nous portons des têtes sanglantes attachées aux selles de nos chevaux, comme si nous voulions nous étudier à nous rendre féroces !

Et le pauvre Eugène, rougissant de colère et de honte, cachait sa tête dans ses mains.

CHAPITRE VI.

RELIGION (suite du chap. 20).

Grand CONCILE pour fixer la croyance. — Sa composition. — Grande séance : nombreuses questions sur Dieu ; se forme ; l'origine du monde ; la révélation ; la bible ; la divinité de J.-C. ; la cause du mal ; une autre vie ; la reconnaissance ou l'adoration envers la divinité ; la prière ; l'utilité de la religion. [—] Icariens ne veulent ni superstition, ni crédulité aveugle, ni hypocrisie, ni tromperie. — Communauté est la meilleure religion. — Raison ; prêtres de la raison. [—] Milord accuse les *Français* d'être irréligieux. [—] Eugène accuse les *Anglais* d'être bigots. — Anglais à Paris. — Conséquences d'une foi sincère ; singulière anecdote ; tous ceux qui ne suivent pas ses conséquences ne croient pas réellement. — La tyrannie veut une religion pour le peuple seulement. — Anglais accusent la France, mais y courent toujours. — Attaques d'O'Connell téméraires. — Dimanche à Londres ; jeunes filles ; peuple ; tavernes. — Anglais qui ne pratiquent pas ; autres qui pratiquent partiellement ; autres qui sont Tartuffes ; autres ignorants et superstitieux. — Oppresseurs de l'Irlande, oppresseurs du peuple, ne sont pas religieux. — Beaucoup de choses et de personnes à louer en Angleterre ; Anglais sont *hommes*. — Mais bigots ; sectes nombreuses ; pratiques minutieuses ; tous ceux qui conservent du *superflu* ne sont pas vrais chrétiens. — Crimes en Angleterre ; vertus en Icarie. — Religion icarienne est la plus parfaite.

J'AVAIS souvent pressé Valmor de me donner, sur la croyance religieuse d'Icarie, les renseignements ajournés

dans nos premiers entretiens sur la Religion, et toujours il avait éludé mes questions : il vient enfin de satisfaire ma curiosité; et la conversation est devenue d'un intérêt extrême, en s'étendant sur la France et l'Angleterre.

Mais comme Eugène a rapporté cette conversation dans son journal et qu'il a pris une part plus active au débat, j'adopterai son récit.

Extrait du Journal d'Eugène.

RELIGION.

William ayant prié Valmor de lui expliquer le *système religieux* d'Icarie, cette demande amena la discussion suivante.

— Je t'ai déjà raconté, dit Valmor à William, que deux ans après la révolution, quand elle avait déjà produit beaucoup d'effets salutaires, Icar fit décréter par la représentation nationale un grand *Concile*, composé de Prêtres élus par tous les autres prêtres, de Professeurs élus par tous les professeurs, de Philosophes, de Moralistes, de Savants et d'Écrivains les plus célèbres, pour discuter toutes les questions concernant la Divinité et la Religion.

Ce Concile, ainsi composé des hommes les plus instruits, les plus sages et les plus judicieux, recueillit en outre toutes les opinions individuelles que les citoyens voulurent lui adresser.

Toutes les opinions furent examinées et discutées pen-

dant quatre ans; toutes les questions furent décidées à une grande majorité et souvent à l'unanimité.

He bien, *imagine* que le Concile est assemblé; qu'il discute et décide tout en une longue séance et que tu assistes à ses délibérations : *imagine*.... : tu peux les voir et les entendre, là bas..... Regarde, et prête une oreille attentive ! Mais n'interromps pas ! Tu feras ensuite tes observations.... Maintenant écoute !

— Y a-t-il un *Dieu*, c'est-à-dire une *cause première* dont tout ce que nous voyons est l'*effet* ? — On va voter par assis et levé : regarde ! — Toute l'assemblée se lève ! On fait la contre-épreuve : regarde bien encore ! Tout le Concile reste assis !

— Ce Dieu est-il connu ? — A l'unanimité : non !

— Sa forme est-elle connue ? — A l'unanimité : non ! Des milliers de peuples lui donnent des milliers de formes différentes.

— L'homme a-t-il été fait à son image ? — Nous aimerions à le croire, mais nous n'en savons rien !

— Le concile croit-il à la *révélation* que Moïse dit lui avoir été faite par un Dieu à figure humaine ? — A l'unanimité : non !

— Comment, s'écria William ! — Que veux-tu ? Le Concile entier n'y croit pas ! Tu liras d'ailleurs ses raisons.....

— Le Concile croit-il que *la Bible* soit un ouvrage humain ? — Oui.

— Comment, s'écria-t-il encore !.... — Tu l'as vu ; le Concile est debout tout entier : tu liras ses motifs !

— Le Concile croit-il à ce que dit *la Bible* ? — Non. Il n'y a pas d'histoire de fées, de sorciers, de revenants, pas de contes des mille et une nuits, pas de fables mythologiques, qui ne soient presque aussi croyables.

— Le Concile croit-il que *Jésus-Christ* soit un Dieu ?
— Les milliers de Religions qui couvrent la terre sont toutes des institutions humaines, imaginées et créées pour maîtriser et gouverner les Peuples.... Tous les fondateurs des principales Religions, Confucius en Chine, Lama en Tartarie, Sinto au Japon, Brahma et Boudha dans l'Inde, Zoroastre en Perse, Osiris et Isis en Egypte, Jupiter et sa cour en Phénicie et en Grèce, Minos en Crète, Moïse en Judée, Pythagore en Italie, Numa à Rome, Odin dans le Nord, Mahomet en Arabie, Manco-Capac au Pérou, et tous les autres dans tous les autres pays, sont des hommes de génie mais seulement des hommes, législateurs, civilisateurs et gouverneurs de leurs nations.

Jésus-Christ, méconnu et condamné par ses compatriotes, repoussé plus de 300 ans par les philosophes, c'est-à-dire par le monde savant et éclairé, n'est évidemment qu'un homme aussi, mais un homme qui mérite le premier rang dans l'Humanité par son *dévouement au bonheur du Genre humain* et par sa proclamation du principe de l'ÉGALITÉ, de la FRATERNITÉ et de la COMMUNAUTÉ.

— Comment le monde, et particulièrement l'homme, a-t-il été formé ? — Nous n'en savons rien.

— Pourquoi l'homme est-il exposé à des souffrances physiques et morales? — Nous n'en savons rien.

— Faut-il adopter *la Bible* comme le livre par excellence? — Non : dans un temps d'ignorance et de barbarie elle pouvait être utile, parce que tous les autres livres étaient encore plus mauvais qu'elle : mais aujourd'hui, elle n'a de bon que quelques préceptes de morale qu'on peut en extraire, et tout le reste est devenu erroné, absurde, même indécent, immoral, inutile et nuisible. Elle enseigne par exemple que c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre, tandis qu'il a été découvert depuis et démontré que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil ! Moïse et Jésus-Christ ont eu raison à leur époque : mais ils n'ont jamais eu la prétention que leur ouvrage serait éternel; et vouloir en faire la règle immuable des Peuples dans tous les temps futurs, c'est le plus choquant des contre-sens et la plus monstrueuse des absurdités.

— Le Concile croit-il à un *paradis*? — Les Peuples opprimés et malheureux ont besoin d'y croire : mais nous n'avons généralement d'autres malheurs que des maladies et des souffrances morales, et nous félicitons les infortunés que l'espérance d'une vie meilleure peut aider à supporter leurs douleurs.

— Le Concile croit-il à *l'enfer*? — Les victimes de la tyrannie ont besoin de croire que les tyrans y seront punis, et cette croyance leur est utile en les consolant un peu, pourvu cependant qu'elle ne les endorme pas et qu'elle

ne les empêche pas de les punir eux-mêmes : la crainte de l'enfer serait utile encore pour arrêter les oppresseurs ; mais les oppresseurs ne croient pas à l'enfer, et ce sont eux précisément qui veulent que les opprimés y croient afin de les empêcher de penser à leur affranchissement ; mais nous n'avons en Icarie ni tyrans, ni criminels, ni méchants, et nous ne croyons pas à un enfer qui nous est inutile.

— Le Concile croit-il aux *saints*, aux *miracles*, au *Pape*, à son *infaillibilité* ?

Ho, s'écria William, je te dispense de sa réponse !

— Mais en vérité, ajouta-t-il, votre Religion n'est pas une Religion ! Vous n'avez pas de Religion ! — Qu'entends-tu donc par *Religion*, lui répliqua Valmor ? Pour avoir une Religion, faut-il nécessairement croire à un Dieu à forme humaine, ayant les habitudes et les passions des hommes ! Parce que tu crois au Dieu de Moïse, au Dieu jaloux, exigeant, colérique, vindicatif et sanguinaire, tous ceux qui n'y croient pas, les milliers de peuples qui croient à d'autres Dieux, n'ont pas de Religion à tes yeux ! Si tu ne m'avais pas interrompu, tu aurais vu ta question décidée par le *Concile* ; car le Concile s'est demandé : *une Religion* (c'est-à-dire une Religion systématique accompagnée d'un culte particulier) *est-elle utile aux Icaréens* ? Et, à l'unanimité, le Concile a répondu *non*.... Que veux-tu faire à cela ? Le Concile, composé de prêtres, de professeurs, de l'élite du pays, et l'on peut dire du Peuple entier, a répondu *non* !

— Et le Concile a eu raison, dis-je (moi Eugène) à mon tour; car voyons, William, raisonnons!

— Puisque le Concile ne croyait ni à la divinité de Jésus-Christ, ni à l'origine divine de la Bible, ni à la révélation faite à Moïse, ni à un Dieu à figure humaine, récompensant, punissant, accueillant les prières, vouliez-vous qu'il eût fait *semblant* d'y croire, qu'il eût adopté cette religion *imaginaire*, qu'il eût ordonné au Peuple d'y croire, et qu'il eût fait élever les enfants dans cette croyance qu'il déclarait erronée et fausse?

Mais l'ordonner au Peuple Icarien, était-ce possible, puisque le Peuple c'était pour ainsi dire le Concile lui-même, puisque ce Peuple était instruit et éclairé, en un mot puisqu'il ne croyait pas?

Elever les enfants dans cette croyance n'était-ce pas presque également impossible, puisque les pères ne croyaient pas et puisqu'on voulait donner aux enfants une éducation qui pût en faire des hommes toujours dirigés par la Raison et la Vérité? Tromper les enfants n'aurait-ce pas été imiter les idolâtres, les payens, les mahométans, l'aristocratie, et tourner le dos à la révolution et au progrès?

A supposer qu'il pût être avantageux, sous quelques rapports, d'inspirer aux enfants une croyance qu'on croit déraisonnable et fausse, les inconvénients surpasseraient les avantages, parce que l'erreur, le mensonge, la superstition, abrutissent l'homme et n'en font qu'un enfant, tandis que les Icarieus veulent que leurs enfants soient des hommes.

A quoi bon d'ailleurs la crainte de l'enfer, par exemple, pour des Icariens, avec leur système de Communauté? Cette Communauté n'est-elle pas le résumé le plus parfait de la philosophie, et la morale la plus pure en action? N'est-elle pas la réalisation la plus complète du précepte de la fraternité? Ne renferme-t-elle pas en elle-même toutes les vertus? N'atteint-elle pas avec certitude le but que toutes les Religions prétendent se proposer sans avoir jamais pu l'atteindre, le bonheur du Genre humain? En un mot, cette Communauté, prêchée par Jésus-Christ, n'est-elle pas elle-même une Religion et la plus parfaite des Religions? Encore une fois, William, quelle utilité trouveriez-vous dans une autre Religion pour un Peuple heureux, qui n'est jamais intéressé à commettre le crime, qui n'en commet jamais, et qui n'a pas plus besoin des punitions d'un prêtre et de la crainte d'une justice infernale que de code pénal, de tribunaux criminels et de prisons?

— Nous diras-tu, lui dit Valmor, que la Communauté n'empêche pas les maladies et certains malheurs pour lesquels la Religion serait une consolation? Je te répondrai que la Communauté en diminue considérablement le nombre; qu'elle donne par l'éducation plus de force pour les supporter; que la RAISON suffit généralement; et que d'ailleurs c'est précisément pour ce cas que nos lois tolèrent la prière avec l'espérance d'une vie plus heureuse, et qu'elles instituent des temples et des prêtres conseillers et consolateurs.

— Tes prêtres ne sont que des prêtres de la RAISON,

répondit William! — Ils n'en sont que plus raisonnables, répliqua Valmor.

— Tes lois et toi vous êtes des *athées*! — Quel épouvantable mot, dit Valmor! jadis il nous aurait fait brûler! Cependant entendons-nous et ne faisons pas comme ces insensés qui commencent par se battre et qui, s'expliquant après s'être blessés, sont tout surpris de découvrir qu'ils étaient d'accord. Qu'entends-tu donc par *athées*? Si par ce mot tu entends ceux qui ne croient pas à un Dieu à figure humaine comme Jupiter ou comme le Dieu de Moïse, alors tu trouveras ici beaucoup d'athées; et s'ils te font peur, tu peux te sauver, car tu en vois plusieurs ici tout prêts à te dévorer : mais si, par *athées*, tu entends ceux qui ne croient à aucun Dieu quelconque, tu n'en trouveras pas parmi nous.

En appliquant cette distinction, tu trouveras que nos lois sont *athées* ou ne sont pas *athées*; mais nous, nous trouvons qu'il n'y a jamais eu de lois plus religieuses, puisqu'elles sont toutes basées sur la Communauté et qu'elles ne s'occupent que de notre bonheur.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, repris-je (moi Eugène) et je regrette bien que mon pays n'ait pas profité de ses nombreuses révolutions pour établir la Religion de la Communauté et du bonheur.

— Ho, répondit William, on sait bien que vous autres Français, tout aimables et spirituels que vous soyez, vous êtes des *incrédules*, des impies et des athées qui, le dimanche, courez aux spectacles et fuyez les églises : vos

Rois mêmes, j'en ai été scandalisé, violent la sainte loi du dimanche pour faire travailler aux plaisirs de leurs palais : aussi que de places vous sont réservées dans l'empire de Satan !

—Courage, allons, bon Milord, lui dis-je, courage, continuez ! Damnez-nous chrétiennement et dévotement, parce que nous avons la bêtise d'être philosophes et gais, parce que nous sommes assez stupides pour n'adorer ni le pieux Charles IX qui, d'accord avec le Pape et les prêtres, fit assassiner 100,000 réformistes, ni le dévot Charles X qui, d'accord avec ses jésuites et ses prêtres, fit mitrailler des milliers de Parisiens !

Allons donc, poursuivez ! Comme quelques-uns de vos concitoyens, qui ne se doutent guère qu'ils sont les instruments de leurs oppresseurs, appelez-nous *chiens de Français* !

Mais puisque vous accusez mes compatriotes d'être des athées, je soutiens que vos Anglais sont aussi des incrédules ; puisque vous me jetez le gant du combat, je le ramasse pour me défendre et vous attaquer à mon tour.

Et d'abord, quant à vous personnellement, permettez-moi, mon cher ami le Milord, une petite question : je ne vous demande pas si, quand vous êtes à Londres ou dans vos terres, vous avez bien soin d'aller au prône, de vous interdire toute espèce de récréation, de vous ennuyer et de bâiller tout le dimanche pour plaire à Dieu ; mais veuillez me dire si, quand vous êtes à Paris ou ailleurs, vous allez également au temple protestant et si vous fuyez éga-

lement tous les plaisirs du dimanche? — Non certainement!

Hé bien, voilà mon impie tout trouvé!... — Comment, comment?

Voilà mon incrédule et mon athée trouvé, vous dis-je, et je vais vous le prouver.

Auparavant, je demande à la compagnie la permission de lui raconter une petite histoire qui m'est personnelle.

On m'écouta avec un redoublement d'attention.

— Le pauvre William ne se doute guère, dis-je alors, que celui qu'il damne si facilement a été presque fou de dévotion dans sa jeunesse : voici comment. (*Mouvement de surprise.*)

J'avais déjà treize ans lorsqu'un respectable curé, qui m'avait pris en affection et qui désirait faire de moi un prêtre, m'endoctrina à tel point qu'il me persuada que Dieu avait toujours l'*œil ouvert*, qu'il voyait tout, qu'on ne pouvait rien faire sans son appui, qu'on obtenait son aide en l'invoquant sincèrement, et que toutes les privations qu'on s'imposait pour lui plaire lui étaient agréables. Je le croyais dans toute la pureté de mon âme; j'étais le plus innocent et le plus fervent parmi les pieux et les croyants : voici maintenant les conséquences! Écoutez bien, William!

Il me semblait, en tout temps et partout, voir l'œil de Dieu, *un œil immense*, ouvert et fixé sur moi (*éclats de rire*); je voyais avec terreur cet œil au haut du ciel; et je n'aurais pas fait, même dans les ténèbres, la moindre

action qu'il pût condamner.... Quand j'allais au collège, persuadé que je ne pourrais pas faire une bonne *composition* sans son aide, je lui adressais ma prière avec confiance et faisais d'abord le *signe de croix*, de manière qu'on ne s'en aperçût pas, en mettant un intervalle considérable entre les quatre poses de la main (*nouvel éclat de rire*), mais je l'aurais fait ostensiblement si je l'avais cru nécessaire..... En revenant de la promenade affamé, si j'avais l'idée que je lui serais agréable en me privant d'un mets qui me faisait grand plaisir, je m'en privais avec bonheur..... (*Nouveaux rires*); et si je me surprénais arrêtant complaisamment mes regards sur une jeune fille, je faisais vite le signe de croix pour invoquer l'assistance divine contre l'esprit tentateur (*Ce dernier trait les fit rire beaucoup plus encore*).

Et comment êtes-vous sorti de là, me demanda Valmor? — Une seule conversation avec un bon vieillard, père d'un de mes camarades d'école, me fit faire des réflexions qui me guérèrent de ma folie (*car j'étais ou j'allais devenir fou*) : je priai d'abord Dieu dans toute la ferveur de mon âme, je le conjurai à genoux, je le suppliai à mains jointes, de me faire connaître la vérité par un signe quelconque, par un clin-d'œil, par exemple, lui promettant que je lui consacrerai tous les jours et tous les instants de ma vie, et que je me précipiterais sans hésiter dans les flammes s'il l'ordonnait....

Je lui disais même, je m'en souviens : ô mon Dieu, Dieu tout puissant, Dieu infiniment bon, montre-toi une fois encore à toute la terre, comme on dit que tu t'es montré à Moïse! Montre-toi, parle du haut des cieux, or-

donne ! et tous les hommes, tous sans exception, j'en suis sûr, se prosterneront comme moi et t'obéiront comme moi ; et le genre humain qui court à des supplices éternels sera sauvé !... Dieu tout puissant, Dieu bon, Dieu juste, Dieu clément, Dieu notre père, parle, montre-toi, sauve tes enfants !!!

Et puis, dit Valmor ? — Mais mon *grand œil* ne lit pas le moindre clignotement ; et je cessai de croire, sans que ma conscience conservât la plus légère inquiétude.

Et si vous croyiez aujourd'hui me dit William ?... — Si je croyais ! Je me prosternerais à l'instant devant sa majesté suprême ; je ferais tout ce qui pourrait lui plaire, tout absolument... Je vous tuerais, mon cher Milord, je tuerais Corilla, Dinahse, si je pensais que votre mort pût lui être agréable, ou plutôt je le conjurerais de vous convertir et de vous sauver ; peut-être ferais-je comme ces saints qui exterminaient des idolâtres pour les empêcher d'aller en enfer, après leur avoir jeté quelques gouttes d'eau sur la tête pour leur mériter le bonheur éternel, ou plutôt je le prierais, la face contre terre, d'éclairer ma Patrie et l'Humanité.

Et ces Français, que vous accusez du crime de s'amuser le dimanche, à l'exemple de leurs Rois, s'ils croyaient subitement, comme vous les verriez se prosterner tous devant leur maître irrité, ou se précipiter dans les églises pour apaiser son courroux !

Et supposez que toute la terre entende subitement une voix appelant les hommes du haut du ciel, comme vous ver-

riez toutes les Nations se prosterner au même moment devant leur divin Maître !

Mais mes compatriotes ne sont pas plus croyants que moi, et ce n'est pas plus leur faute que la mienne; car nous serions musulmans ou protestants si nous étions nés et si nous avions été élevés à Constantinople ou à Londres, comme vous et vos concitoyens vous seriez catholiques si le hasard vous avait fait Parisiens ou Romains : mes compatriotes rient des bigots, tandis que les bigots les excommunient.

Et vous, pieux Milord (car il est temps de revenir à vous), vous qui tout-à-l'heure avez beaucoup ri de ma folie, vous qui nous accusez d'impiété, je vais vous prouver, comme j'en ai pris l'engagement, que vous êtes vous-même un impie, ou plutôt j'ai déjà fait cette preuve.

— Car voyons, répondez à cette simple et unique question, pourquoi ne sanctifiez-vous pas le dimanche à Paris comme à Londres? Pourquoi allez-vous à l'*opéra* en France le jour où vous ne voudriez pas même entendre de la musique en Angleterre? Allons donc!... Répondez!... J'attends votre réponse!... Ha..., vous ne pouvez pas me donner une bonne raison!... Hé bien, c'est que vous ne croyez pas au dimanche; c'est que vous ne croyez pas à Dieu créant le monde en six jours, se reposant de ses fatigues le septième, et ordonnant à un juif (pour qu'il le répétait quand il le pourrait au reste des hommes) de célébrer ce jour de repos du créateur, et de reprendre cu-

suite leurs travaux le lundi suivant, quoique le créateur ait continué depuis à se reposer.

Mais alors, vous ne croyez pas à la Bible, à la Révélation, à Moïse, à Jésus-Christ ! Oui, Milord, vous si bon, vous que j'aime tant et que nous estimons tant, vous êtes un mécréant, un infidèle, un impie ! Vous serez damné, pauvre Milord ! (Bien, bien, me crièrent Valmor et Dinaros, enchantés de ma vigoureuse attaque.)

— Je conçois, en effet, qu'un vrai croyant, qui voit toujours mon *grand œil*, soit chaud, ardent, brûlant ; je conçois qu'il devienne *fou*, comme on en voit tant à Charenton et à Bedlam ; je conçois qu'il devienne *fanatique*, comme ces Indiens qui se font écraser sous les roues du char qui porte l'énorme statue de leur dieu Jagrenat ; je conçois qu'il devienne assassin, brûleur, exterminateur des hérétiques ; je conçois même votre député Andrew qui, non content que la *poste* ne distribue pas les lettres le dimanche, demande une loi pour interdire les fiacres, les cabriolets et les omnibus pendant ce saint jour ; mais je ne comprends pas la tiédeur et l'*indifférence*, quand il s'agit du paradis ou de l'enfer ; je ne comprends pas que vous alliez, le dimanche, à l'opéra parisien : non, vous n'êtes pas croyant, mon cher Milord !

Quand vous allez à la cour du petit Roitelet de ce grain de sable que vous appelez la Grande Bretagne, vous êtes ému et troublé, n'est-ce pas, à l'aspect de sa Majesté ? Et quand vous entrez dans un *temple*, vous n'êtes pas saisi d'une sainte terreur à l'aspect du Roi des Rois, du souverain des peuples passés, présents et futurs, du maître de

la terre et de l'univers ! Ha, vous êtes un impie, un athée, mon vertueux Milord !

Quand il s'agit pour vous d'une affaire du plus mince intérêt, vous allez, vous venez, vous ne ménagez ni les paroles, ni les lettres, ni les courses ; et quand il s'agit de votre salut ou de votre malheur pour l'éternité, vous restez immobile, plongé dans votre indifférence ! Vous êtes un impie, Milord !

Mais, regardez ! A travers le plafond, là haut, au milieu du ciel, j'aperçois le *grand œil* de Dieu qui vous regarde et n'attend que vos prières pour assurer le bonheur de votre Angleterre : quoi ! vous ne vous prosterner pas, vous ne priez pas, vous ne voyez pas l'œil ! Hé bien, c'est que vous ne croyez pas, c'est que vous êtes un impie, mon cher Milord ! C'est que c'est pour nous éprouver que vous avez eu la malice de vous feindre croyant et dévot !

(Et à chacun de mes arguments, tous ces messieurs éclataient de rire en battant des mains.)

— Il vous dira peut-être, dit Valmor, comme beaucoup de prêtres et d'aristocrates : nous autres, nous ne sommes pas assez stupides pour croire ; mais il est nécessaire que le Peuple croie, parce que c'est une bête féroce qui nous dévorerait.

— Ho, non, répondis-je, William aime trop le Peuple pour tenir un pareil langage : mais s'il était assez fou pour le tenir, je lui répondrais : le Peuple n'est bête que parce que l'Aristocratie l'abrutit, témoin le Peuple Icarien, qui n'a ni Aristocratie, ni abrutissement ; il n'est féroce que

parce que ses oppresseurs sont barbares et poussent sa colère jusqu'à la rage, témoins les Icaréens, qui n'ont ni tyrans, ni férocité; et l'Aristocratie, qui demande une Religion pour enchaîner le Peuple, comme elle fait des lois d'intimidation pour le garrotter, ressemble à des voleurs qui, après avoir assommé et dépouillé les passants, leur imposeraient une Religion pour qu'ils se résignassent et se contentassent de prier et d'espérer.

(Très-bien, très-bien, s'écrièrent Valmor et Dinaros).

Et puisque vous attaquez mes compatriotes (que je ne puis m'empêcher d'aimer quoique je les déteste!), souffrez, monsieur l'anglais, que j'examine un peu les vôtres, après vous avoir déjà examiné vous-même.

— Il est vrai qu'en revenant de France, c'est à qui fulminera le plus contre les Français, peuple de pécheurs et de mécréants, ce qui n'empêche pas les pieux calomnieux de revenir en masse chaque année dans ce pays de honte et de scandale, pour y prendre ses modes, ses habitudes, ses plaisirs et ses arts, en attendant qu'ils puissent acquérir sa philosophie et sa gaieté.

Il est vrai que quelques-uns de vos hommes les plus célèbres, votre O-Connel par exemple (que j'ai bien souvent admiré) se permettent d'anathématiser la France entière comme irréligieuse, sans réfléchir qu'ils sont peut-être plus de tort, aux yeux de l'Europe, à leur réputation de sagesse et de jugement qu'à celle de la France; car quel est donc, sur la terre, l'homme qui ait le droit de s'écrier, comme pourrait le faire un dieu : je suis infallible; je llé-

tris la nation française comme impie ; et, pour cette raison, je la déclare indigne de la liberté !

Il est vrai encore que vos Anglais se croiraient perdus s'ils commettaient la moindre infraction au *dimanche* : que les dévots refuseront même de dire à un étranger *le nom d'une orange*, parce que ce serait une œuvre mondaine (éclats de rire) ; qu'un prêtre zélé censurera publiquement un brasseur qui aura brassé le samedi parce qu'il se trouvera complice de la bière coupable de *travailler* le dimanche (nouveaux éclats de rire) ; qu'au lieu de se livrer à d'innocents plaisirs, les jeunes filles lisent pieusement les obscènes peintures de la Bible ou parcourent dans les journaux hebdomadaires la longue série des scandales de l'Aristocratie pendant la semaine (on se regarde)....

Mais comptons vos dévots ! Voyons ! Retranchons d'abord ceux qui ne pratiquent nullement les cérémonies de l'église : que de jeunes fashionables, que de femmes élégantes, que d'Aristocrates parlant beaucoup religion, qui n'entrent jamais dans un temple et ne jettent jamais les yeux sur une Bible, tandis que le Peuple, privé de toute espèce de plaisir pendant la semaine, se précipite, le dimanche, dans les cabarets plus que dans les temples, n'ayant pas d'autre jouissance que de s'enivrer dans ses *public houses* ! Et dans ce nombre d'incrédules avoués, que de membres du Parlement, que d'hommes distingués par leur jugement et leur savoir !

Retranchons encore tous ceux qui vont au prône un dimanche et qui n'y vont pas l'autre, qui adorent Dieu à Londres et le Diable à Paris : tous ces demi-croyants sont

des croyants pour rire ! Je les appelle des infidèles et des incrédules !

Parmi ceux qui pratiquent rigoureusement toutes les cérémonies religieuses, retranchons encore tous les *tartuffes* ; car l'Angleterre, comme la France, n'a-t-elle pas de ces *saints hommes* qui font de religion métier et marchandise, et pour lesquels il est avec le ciel des *accommodements* ? N'a-t-elle même pas des prêtres qui battent leurs femmes, des De Lacolonge qui égorgent leurs maîtresses, et des Mingrat qui coupent en morceaux les membres des victimes de leur sacrilège lubricité ?

Restent donc les praticiens de bonne foi, et vous n'en avez pas plus que la France ; car vos temples ne sont pas plus remplis que nos églises ; et dans ce nombre, que de gens forcés et contraints, que d'enfants et de vieilles femmes, que de cuisinières et de laquais, que d'ignorants et d'imbécilles, qui croient uniquement parce qu'on leur a dit de croire, qui croiraient de même tous les prêtres de la terre, ou plutôt qui croient croire, mais qui s'agenouillent et prient machinalement sans conviction et sans guide dans les circonstances importantes ! Mon *grand œil* toujours ouvert empêche-t-il ce troupeau de manger l'herbe d'autrui, les boutiquiers de voler leurs acheteurs, les domestiques de voler leurs maîtres ou de calomnier leurs maîtresses, les maris de battre leurs femmes, les femmes de commettre plus d'un genre de vols au préjudice de leurs maris et de leurs enfants ?

Je vais plus loin : ne connaissez-vous aucun dévot armateur priant Dieu de lui procurer une bonne cargaison de nègres qui lui fera gagner beaucoup d'argent, aucune

dévote priant Dieu de faire naufrager son époux, comme le brigand napolitain récite des *pater* et des *ave* pour que le bon Dieu envoie quelque riche Milord sous le canon de son fusil, ou comme ce Roi qui, agenouillé devant sa Sainte-Vierge, la suppliait de lui permettre encore *un petit assassinat* ! Car en vérité, quand on pense aux abus de la religion, on trouve que son histoire est celle de toutes les extravagances, de tous les crimes et de tous les scélérats qui ont désolé l'Humanité !

Et votre superbe Aristocratie, qui parle avec tant de prudence de la Religion, celle qui pratique ses cérémonies comme celle qui les dédaigne, a-t-elle vraiment de la Religion, elle qui depuis si longtemps opprime la malheureuse Irlande, elle qui se nourrit de la misère du pauvre peuple d'Angleterre ! Non, William, votre Aristocratie n'a pas de Religion, et votre Nation n'en a guère !

— Ha, mon ami, s'écria William, votre amour pour le Peuple ne vous rend-il pas injuste envers la Noblesse anglaise et bien sévère envers la Nation elle-même ?

— Injuste ! Je serais désolé d'être injuste ; car, avant tout, c'est *la justice* que j'aime, envers les aristocrates comme envers les pauvres ouvriers : je vous avouerai même avec grand plaisir (car j'ai toujours du plaisir à voir le bien et de la peine en voyant le mal), je vous avouerai que je connais en Angleterre comme en France beaucoup de nobles familles dont j'honore le caractère, la bienfaisance et la générosité ; que je connais également beaucoup de familles bourgeoises ou ouvrières dont j'admire les qualités et les vertus ; que je vénère l'humanité et la charité de plusieurs

de vos sectes religieuses; que j'estime et respecte votre Nation; que je l'ai défendue souvent à l'occasion de reproches qu'on lui adresse injustement; et qu'il est dans votre pays beaucoup de choses qui excitent mon admiration : mais ce n'est pas *parce que* vous avez de la Religion, Milord; c'est au contraire, *quoique* vous soyez dévots.

Que dis-je *dévots*! C'est *bigots* et superstitieux que je dois dire! Car cette foule de sectes diverses, ces puérides pratiques auxquelles on met tant d'importance, ne sont-elles pas indignes d'un *peuple d'hommes*?

Et cependant, je l'avoue encore, sans prétendre établir un parallèle entre les deux Nations, les Anglais me paraissent plus *hommes* : je dirais presque qu'ils sont des hommes, entourés de charmants enfants, et que les Français sont d'aimables enfants entourant quelques hommes de génie.

Mais je n'en persiste pas moins à soutenir que votre Nation n'a guère de Religion; et puisque vous m'avez accusé d'injustice, j'ajouterai, pour être complètement juste, que vous n'avez d'autres parfaits croyants que ceux qui sont à Bedlam; car, à vos plus charitables dévots je dirais :
« Vous êtes simples dans vos vêtements, vos logements,
« vos aliments; bien! Vous êtes bons envers vos femmes,
« vos enfants, vos domestiques, vos co-religionnaires; très-
« bien! Mais vous êtes riches et il y a des pauvres; vous
« avez du superflu, tandis que des millions de vos frères
« n'ont ni vêtement, ni pain!... Si vous croyez à Jésus-
« Christ, réduisez-vous au nécessaire, étendez le cercle de
« vos aumônes, donnez tout votre superflu, et vous aurez

« pour récompense l'ineffable bonheur de plaire à Dieu et
« de multiplier à l'infini vos bienfaits en multipliant vos imi-
« tateurs !... Mais, sourds à la voix de Jésus-Christ, vous
« conservez du superflu ! Hé bien alors vous n'êtes *pas*
« *chrétiens!* »

— Du reste, William, la Nation la plus religieuse doit être la plus vertueuse et la plus heureuse : hé bien, avec votre Religion ou votre bigoterie et votre Bible, vos tribunaux ont-ils moins de crimes à punir que ceux de vos voisins ? Vos enfants ont-ils plus de piété filiale ? Vos femmes sont-elles plus sages, vos hommes plus vertueux, votre Peuple plus heureux !

Vous n'oseriez pas le soutenir, William ! Par conséquent ne nous parlez plus jamais de la piété des Anglais et de l'irréligion des Français !

— Mais c'est des Icaréens que nous devrions parler, toujours parler ; et je vous demande pardon, messieurs, d'avoir si longtemps répondu à la provocation de notre ami ; et puisqu'il critiquait aussi la Religion d'Icarie, j'aurais dû me borner à lui dire :

« Vous, Milord, qui avez beaucoup voyagé, dans quel
« pays avez-vous vu des parents aussi tendres pour leurs
« enfants, des enfants aussi respectueux et dévoués pour
« leurs parents, des filles aussi sages, des époux aussi fi-
« dèles, un gouvernement aussi paternel, des citoyens
« aussi libres, si peu de crimes, tant de fraternité, tant de
« vertu et tant de bonheur ; enfin des prêtres si vénéra-
« bles et si vénérés ? Dans quel pays avez-vous vu l'homme

« répondre aussi bien aux bienveillantes intentions du
« Créateur et faire un aussi bon usage de cette sublime et
« et divine RAISON que la Providence lui a donnée comme
« un inépuisable trésor de perfection et de félicité? Sous
« quelle Religion avez-vous vu un Peuple aussi heureux ,
« aussi avancé dans la carrière sans limite du perfection-
« nement, ayant aussi peu de reproches à faire à la Na-
« ture et autant de reconnaissance à lui témoigner pour
« ses innombrables bienfaits? Citez-moi une seule Nation
« qui sache aussi bien apprécier et admirer les merveilles
« de la Création et de l'Univers, aussi bien adorer Dieu
« dans ses magnifiques ouvrages, aussi bien reconnaître
« sa JUSTICE et sa BONTÉ, aussi bien l'honorer et lui pré-
« senter un aussi digne hommage en imitant ce *Père*
« *commun* du genre humain dans son AMOUR pour tous ses
« enfants?... Avouez-le donc, proclamez-le, mon cher
« Milord, la Religion d'Icarie est la plus parfaite de toutes
« les Religions!! »

CHAPITRE VII.

FRANCE ET ANGLETERRE.

Analyse de journaux anglais et français pendant six mois ; tableau effrayant. Misère du peuple ; plaisirs de l'aristocratie. — Discours de la couronne ; démenti par les faits. — On conçoit l'Angleterre ; aristocratie puissante ; mœurs aristocratiques ; modération ; progrès. — On ne conçoit pas la France : inconséquences et contradictions ; héros de Juillet proscrits ; Gouvernement attaqué, etc. ; Eugène condamné ; nombreuses révolutions pour la liberté, et soumission à l'esclavage ; provocations aux peuples, et abandon de la Pologne, etc. ; servilité, adulation, arcs-de-triomphe ; déshonneur. [—] Eugène accuse et défend la France. — Deux Frances : peuple et aristocratie ; leurs caractères différents ; leurs moyens différents. — Honneur à l'une, mépris à l'autre. — Non, car victime aussi de l'organisation sociale. — Angleterre ; gouvernement *représentatif* est mensonge ; *peuple* est déception ; liberté souvent retirée. — Égalité, point. — Peuple est bien plus avancé en France, aime plus la liberté ; c'est pourquoi il est plus opprimé ; oppression momentanée. — Angleterre doit ses progrès à la France ; l'aristocratie anglaise est la cause de l'oppression de la France. — Les deux peuples doivent s'aider fraternellement.

LA République avait reçu, quelques jours auparavant, un paquet de journaux anglais, français et autres, et venait de publier l'analyse statistique de ceux précédemment reçus pendant les derniers six mois.

Quel effroyable tableau, s'écria le grand-père de Valmor ! Que d'*incendies* et d'*accidents* arrivés par l'incurie des Gouvernements ! que de *faillites*, que d'ouvriers sans travail et réduits à l'*aumône* ! que de procès , de duels et de suicides ! que de vols , d'assassinats , de crimes de tous genres , de condamnations et de supplices ! que d'émeutes, de complots et d'attentats ! que d'atrocités et de massacres en Espagne et à Alger !

Et au milieu du récit de tant de calamités qui pèsent toujours sur les pauvres Peuples et qui remplissent l'âme de douleur, on trouve pour consolation, racontés dans les plus minutieux détails, les fêtes, les plaisirs et les joies de l'Aristocratie !

Je lis un jour , dans un discours prononcé à l'ouverture des chambres , que le Peuple est heureux ; que le Gouvernement est sage, estimé, aimé, adoré ; et que la satisfaction, la confiance et la paix règnent partout : et le lendemain, je ne puis revenir d'étonnement quand je lis d'affreuses misères, d'épouvantables conspirations, des cris d'alarme , des lois d'intimidation et de terreur.

Je ne vois partout , hors d'Icarie , que contradictions et mensonges, confusion et chaos, oppression et malheurs. Je sais bien que c'est l'inévitable résultat de vos mauvaises organisations sociales : cependant je ne conçois pas vos deux pays, mon cher Eugène et mon cher Milord.

Je conçois encore un peu l'Angleterre , je conçois qu'une aristocratie ancienne, qui a toute la fortune et tout le pouvoir , qui tient le Roi dans sa dépendance, qui condamne au

supplie les Princes, les Reines et les Ministres indociles, et qui est assez adroite pour ménager le Peuple et lui laisser quelque liberté ; je conçois, dis-je, que cette Aristocratie soit difficile à déraciner, surtout quand le pays est aristocratiquement organisé jusque dans ses fondements, quand le Peuple est depuis longtemps habitué à se prosterner devant ses Seigneurs, quand ce Peuple n'est pas journellement tracassé et vexé, quand il est complètement étranger au maniement des armes, et quand le parti populaire fait chaque année quelque conquête qui lui donne quelque satisfaction et qui lui fait prendre patience.

Mais la France !..... Je vois ceux qu'elle a appelés les héros de juillet ou des barricades, proscrits, emprisonnés, condamnés, exilés, jetés dans les fers !... Celui qu'on appelait le *choix du Peuple* n'a-t-il pas été attaqué par les émeutes et les conspirations ! les Electeurs ne choisissent-ils pas des ennemis de la révolution, les Jurés n'ont-ils pas condamné des écrivains populaires !

Concevez-vous, (lui dis-je, en le priant de me pardonner mon interruption) que des jurés ont condamné notre Eugène pour avoir dit, après les mitrillades de juin et deux mois avant celles d'avril, que le *Pouvoir était résolu à mitrailler l'émeute*, comme Galilée a été condamné pour avoir dit que la *terre tourne autour du soleil* ?

Et en regardant plus avant et plus haut, reprit le vieillard, je vois la France passer de la Royauté féodale à la Royauté constitutionnelle, puis à la République, puis tomber dans l'Empire, puis dans la Restauration.

Je la vois se relever en 1850 , ébranler le monde entier du bruit de sa gloire civique comme elle l'avait ébranlé précédemment du bruit de sa gloire militaire, et retomber presque aussitôt dans l'état où elle était auparavant.

Je la vois , depuis 47 ans , donner aux autres Peuples l'exemple des révolutions , les provoquer à l'imiter , puis les abandonner quand ses provocations et ses exemples les ont entraînés !

Je la vois faire d'héroïques efforts et d'immenses sacrifices pour conquérir l'Egalité , la posséder même pendant plusieurs années , puis se laisser maîtriser par l'Aristocratie , souffrir qu'elle ne lui donne que 150,000 électeurs pour 33 millions de Français , permettre qu'elle lui ravisse le droit d'association et d'assemblée , la liberté de la presse et même le jury , enfin se prosterner aux pieds d'un maître !

Et s'il lui prenait fantaisie de *faire le lion* , je ne serais pas surpris de voir , quelque jour , dans un de vos journaux , le Président de vos Députés lui dire à genoux :

Et vous leur fîtes, seigneur ,
En les croquant, beaucoup d'honneur !

Je suis désolé , mou cher Eugène , que ce tableau vous afflige ; mais je ne conçois pas la France , ou plutôt je conçois trop qu'elle se déshonore !

— Ho oui , vous me déchirez l'âme , s'écria Eugène les larmes aux yeux ! vous me faites rougir de honte ! les lâches , les misérables ! ha que je les méprise , que je les déteste , que je voudrais !... mais que dis-je ? quel blasphème !

Non, non, ce n'est pas là la véritable France, ma Patrie ; ma Patrie que j'aime toujours et que je chérirai toujours !

Ne vous arrêtez pas à la superficie, et ne vous laissez pas abuser par les apparences, mon vénérable ami !. Il y a deux Frances, la France démocratique et la France aristocratique : en 1789, en 1792, sous la République, sous le Consulat, sous l'Empire, sous la Restauration, en 1830 et depuis, vous pouvez distinguer ces deux Frances ; l'une généreuse, brave, avide de progrès, de justice et de liberté, amie de tous les autres Peuples ; l'autre, égoïste, avide de richesses et de pouvoir, peureuse et cruelle... C'est la première qui a fait toutes les révolutions en versant son sang ; c'est la seconde qui a fait toutes les contre-révolutions en avançant son argent !

Si le Peuple s'est laissé arracher la victoire, c'est qu'il est trop confiant, trop ardent ; si la seconde a pu si souvent escamoter la révolution, c'est qu'elle emploie toujours la ruse et la perfidie, les renégats et les traîtres, et même les bayonnettes étrangères. A la France démocratique estime et respect, honneur et gloire ! A la seule France aristocratique...

Encore, non ! car les deux Frances n'en font qu'une, divisée par le despotisme qui veut régner, et victime de la confusion et du chaos que produisent les vices de l'organisation sociale et politique ! Icarie ne ressemblerait-elle pas encore aujourd'hui à la France, si elle n'avait pas eu le bonheur de posséder Icar ? Et la France ne ressemblerait-elle pas actuellement à Icarie, si Napoléon ou si le Prince sorti des barricades avaient eu le cœur et la volonté d'Icar ?

— Mais, mon cher Eugène, lui dis-je, si la France est si en arrière et l'Angleterre si en avant, cette différence ne vient-elle pas de la différence de leur caractère, celui de l'une ardent, mais léger et inconstant, celui de l'autre froid mais prudent et persévérant ?

— Taisez-vous, mon cher William, taisez-vous ! Ne vous vantez pas de votre Gouvernement *Représentatif*, qui n'est que la Représentation de votre Aristocratie ; car votre Peuple, plongé dans la plus affreuse misère, n'a pas de véritables Représentants, et le mot *Peuple*, dont vous vous servez si souvent et si pompeusement, n'est qu'une déception et un mensonge ! Ne vous vantez pas de votre liberté pour le Peuple ; car cette liberté ne lui sert à rien pour sortir de sa misère, et votre Aristocratie sait bien lui ravir la presse, les associations et les assemblées quand elles commencent à devenir dangereuses, et même le faire sabrer, fusiller et mitrailler par ses soldats mercenaires, quand il ose recourir à l'émeute ! Ne vous vantez pas d'être plus avancés que nous ; car, sous le rapport de la philosophie, des habitudes et des mœurs, des préjugés aristocratiques et religieux, de l'Égalité surtout, qui est le point capital, votre Peuple anglais est en arrière d'un demi-siècle sur notre Peuple français ! Nous sommes plus comprimés, il est vrai ; notre Aristocratie est plus oppressive et notre Démocratie plus opprimée ; mais pourquoi ? c'est parce que notre Peuple et notre jeunesse ont plus de liberté dans l'âme, parce qu'ils sont plus exigeants, parce que nous sommes dans une situation essentiellement révolutionnaire, parce que notre Aristocratie est sur un volcan qui menace chaque jour de

faire éruption pour l'engloutir, parce que le Peuple aurait déjà reconquis tous les droits dont il a été dépouillé si on lui laissait la liberté de la presse et le droit d'association, que l'Aristocratie anglaise ne craint nullement de laisser au Peuple anglais. Nous sommes asservis par une Aristocratie libre : mais notre asservissement n'est que momentané ; mais nous protestons et nous résistons ; mais tôt ou tard les véritables principes triompheront comme ils ont déjà triomphé si souvent ; et nous serons alors en avant de vous d'un demi-siècle !

Et s'il était vrai que vous fussiez en avant, ne le devriez-vous pas à la France, qui vous tient en éveil depuis 1789, qui vous a piqués d'honneur en 1830, et qui vous a procuré votre *réforme* parlementaire, votre seul véritable progrès depuis 150 ans ?

Et s'il était vrai que la France fût en arrière, est-ce bien un Anglais qui pourrait le lui reprocher, quand elle fait, depuis 47 ans, tant d'héroïques efforts et tant de sacrifices pour s'affranchir, quand l'Aristocratie anglaise a soudoyé ou soutient ses ennemis depuis ces 47 ans, et quand cette même Aristocratie se montre l'appui de tous les despotismes naissants ?

Mais gardons-nous bien, mon cher William, de nous accuser mutuellement ! Ne confondons jamais les deux Peuples avec leurs Aristocraties et leurs Gouvernements ! ne confondons même pas dans notre haine les *hom-*

mes et les *institutions* ! Victimes tous les deux de la domination Aristocratique et des vices de l'organisation sociale, Peuple anglais et Peuple français, marchons d'accord et fraternellement pour notre affranchissement et celui des autres Peuples ! et tâchons d'imiter Icarie, pour notre bonheur et celui de l'Humanité !

Ces généreux sentiments d'Eugène firent tant de plaisir au vieil ami d'Icar que plusieurs fois il lui serra la main, et qu'il finit par l'embrasser avec attendrissement.



CHAPITRE VIII.

MARIAGE DE MILORD DÉCIDÉ.

Promenade sur l'eau. — Barques; bords de la rivière; dessinés par ordre de la République. — Ile délicieuse. — Valmor presse Milord d'épouser Dinaïse; généreuses hésitations de Milord et de Dinaïse. — Consentement; conditions de Dinaïse: Milord se déclarera pour la Communauté, etc. — Accident; petite fille tombe dans l'eau; secourue; nage et se sauve seule.

C'ÉTAIT aujourd'hui notre partie sur l'eau, depuis longtemps projetée.

Nous arrivâmes tous, environ trente-six, sur la rive du *Tair*, et nous montâmes sur un petit bateau ou grande barque qui ne devait contenir que nous; car il y en a de toutes grandeurs, et chaque famille ou chaque réunion peut s'en procurer une en prévenant quelques jours d'avance.

Quelques-unes, les plus petites, marchent à la rame: mais presque toutes sont entraînées par la vapeur ou par diverses autres machines.

Toutes ont des formes charmantes, sont peintes, pavoi-
sées, garnies de tentes élégamment décorées.

Le temps étant superbe, la rivière en était couverte dans
toute sa largeur, et présentait le spectacle le plus animé, le
plus varié et le plus ravissant.

Nous en avions cependant un autre peut-être plus admi-
rable encore, celui des deux rives et de la campagne des
deux côtes, où l'Art disputait à la Nature le prix des em-
bellissements; car c'est la République qui, pour le plaisir
de ses promeneurs et de ses voyageurs, fait dessiner la cam-
pagne sur le bord des rivières et des routes, comme un
riche propriétaire fait ailleurs dessiner son parc ou son
jardin.

Mais rien, je crois, n'est comparable aux délices de
l'île fleurie, où nous débarquâmes après une heure de na-
vigation, et où nous passâmes la journée au milieu des
jeux, des chants et des rires.

Tout concourant à nous inspirer des idées de bonheur,
nous tinmes un grand conseil sur nos amours et nos futures
destinées.

C'était en vain que Valmor, persévérant dans sa victoire
sur lui-même et trouvant une ineffable jouissance dans son
généreux dévouement, nous pressait tous les jours, Dinatse
et moi, de consentir à son projet d'un triple mariage à la
fois, et semblait prendre plaisir à rendre nos sentiments
plus vifs : nous ne voulions prendre aucune résolution défi-
nitive tant que nous n'aurions pas la preuve que notre union

ne causerait le malheur ni de Valmor ni de *miss Henriet*. Mais deux lettres, que j'avais reçues d'Angleterre la veille, aidèrent Valmor à renouveler ses instances avec plus d'énergie; il nous assura qu'il n'était pas assez misérable pour s'exposer à rendre une femme malheureuse, et qu'il était certain de trouver doublement le bonheur dans son propre ménage et dans la vue de notre félicité; il mit tant de chaleur à nous en convaincre, que nous finîmes par nous laisser persuader; et, la question mise aux voix, il fut unanimement décidé, au milieu des transports de joie, que nos trois mariages seraient célébrés le même jour, dans deux mois.

Dinatse y mit seulement une condition, qui fut unanimement applaudie, c'est que je me déclarerais partisan de la *Communauté*, et que je consacrerai mon influence et ma fortune à la propager ailleurs: avant qu'elle eût achevé, j'avais déjà répondu qu'avec elle je serais le plus redoutable propagandiste: mais elle ajouta une seconde condition, qui fut accueillie avec les mêmes applaudissements, c'est que je la ramènerais chaque deuxième année à sa mère, à sa famille et à ses amis.

Restait cependant une difficulté: la loi ne permet à une Icarienne d'épouser un étranger que quand il a d'abord obtenu la petite *naturalisation* (qui ne le force pas à renoncer à sa première patrie), et elle n'autorise cette naturalisation qu'en faveur de l'étranger qui a rendu quelque grand *service* à la République: mais le grand-père de Valmor assura que la propagation de la Communauté en Angleterre serait considérée comme l'un des plus grands

services qu'un étranger pût rendre à Icarie, et il se fit fort d'obtenir ma naturalisation.

Nous revenions remplis de joie, et nous étions déjà près d'Icara, lorsqu'un accident subit vint jeter l'effroi parmi nous : une des petites filles, âgée de sept ans, tomba dans l'eau. Deux des jeunes garçons, l'un de dix et l'autre de douze ans, et même Eugène, allaient se précipiter à son secours quand Valmor s'y jeta lui-même, en criant qu'on ne bougeât pas et qu'on n'eût aucune peur. Dinaros s'y jeta presque en même temps, après s'être assuré que le bateau était arrêté et ramené en arrière, et après m'avoir recommandé de prendre la *perche* et la *corde*, et de me tenir prêt à tendre l'une ou l'autre. Puis, au son d'une petite *cloche* placée dans cette prévoyance, toutes les barques voisines accoururent sur la ligne que le corps pouvait parcourir. Mais tous ces secours furent inutiles, et Valmor et Dinaros n'eurent pas même la satisfaction de sauver la petite fille, qu'ils se gardèrent bien de toucher, quand ils la virent reparaitre sur l'eau et nager sans crainte et sans danger.

Sa mère la gronda doucement en l'embrassant, et l'on rit même de l'effroi qui s'était peint sur ma figure, parce qu'on n'ignorait pas que l'enfant savait nager, et qu'elle ne courait aucun péril avec un plongeur comme Dinaros et un nageur comme Valmor.

CHAPITRE IX.

FEMMES.

Plaisanterie de Milord avec Eugène touchant les femmes. — Fausse galanterie. — Flatterie. — Vraie galanterie; égards pour toutes les femmes; maris, frères; jeunes gens. — Paris est paradis pour quelques femmes; enfer pour beaucoup d'autres. — Mari doit protéger, diriger et surveiller sa femme. — Femme coquette seulement pour son mari. — Libertés imprudentes et folles. — Tyrannie maritale. — Loi française insolente qui contraint la femme à *obéir*. — Loi anglaise brutale qui permet de *vendre* sa femme. — Pas une femme qu'on ne puisse séduire avec de l'or. — Femmes anglaises. — Pruderie des femmes anglaises. — Femmes icariennes industrielles.

Nous étions réunis et joyeux quand Valmor aperçut Eugène arrivant par le jardin.

« Voulez-vous, dis-je vite aux dames, que je le contrarie pour vous faire rire! je le mettrai sur le chapitre des femmes, et vous verrez comme il s'échauffe! — Oui, oui, s'écrièrent Corilla et ses compagnes.

— Ha, voici le *galant* français, m'écriai-je en riant.

— Et voilà le *perfide* anglais, répondit-il en me ten-

dant la main, après avoir gracieusement salué tout le monde.

— Et pourquoi donc *perfide* ?

— Et pourquoi donc *galant* ?

— Quoi, vous n'êtes pas galant !

— Hé non... si...

— Voyons, lequel des deux ?

— Ecoutez ! un jour, une vieille coquette, qui avait mis du rouge, s'étonnait qu'un jeune homme ne lui fît pas compliment sur la fraîcheur de son teint ; elle s'indignait ensuite qu'il ne se fût pas précipité pour ramasser le gant qu'elle avait à dessein laissé tomber. « Qu'il est peu galant, dit-elle avec dédain. » Vous voyez donc bien, malin milord, que celui que vous appelez galant français n'est pas galant !

— Ha, c'était vous ! et vous ressemblez donc à messieurs les Icariens, qui se croiraient perdus s'ils adressaient à leurs femmes la plus légère flatterie, et déshonorés s'ils leur parlaient de bagatelles !

— Et pour cela vous prétendez que les Icariens ne sont pas galants ! Ils ont raison, les Icariens ! et si ces dames n'étaient pas là, je dirais...

— Dites toujours... ces dames vous permettent....

— Je dirais que, quand on a des femmes..... quand on peut dire des vérités...

— Comme vous vous embrouillez, mon pauvre Eugène, en voulant défendre une mauvaise cause !

— Hé bien oui, les Icariens ont raison ! ils ont la bonne, la véritable galanterie, non celle des lèvres et des mots, mais celles des actions... non celle qui convient à la nullité

d'inutiles freluquets et de ridicules coquettes ; mais celle qui honore en même temps ceux qui la pratiquent et celles qui l'inspirent... Ils aiment les femmes, les adorent, les idolâtrant...

— Comme vous allez vite !

— Ils les embellissent, les perfectionnent, et ne travaillent en tout et toujours qu'à les rendre heureuses pour recevoir ensuite d'elles tout leur bonheur...

— Comme vous vous enflammez !

— Ce n'est pas par les vaines cajoleries et les puérides adulations qu'on leur adresse, mais par l'éducation qu'on leur donne et par tout ce qu'on fait pour elles dans l'atelier, dans le ménage, partout, que je juge des sentiments qu'on a pour les femmes ; et c'est pourquoi je soutiens et soutiendrai toujours que les Icariens sont galants...

— Libre à vous !... moi je soutiens le contraire !

— Jamais ici l'on ne voit les maris se divertir ensemble dans des clubs ou ailleurs tandis que leurs femmes s'ennuient dans leurs maisons ; jamais on ne voit un homme s'emparer de la meilleure place pour en priver une femme qui peut en avoir besoin...

— Mais dans quel pays sauvage avez-vous vu pareille brutalité ?

— Rarement dans mon pays, et souvent dans un autre que milord connaît bien, et qui commence à se corriger... Ici, je vois le frère presque aussi galant pour sa sœur qu'on l'est ailleurs pour sa maîtresse. Je vois plus : je vois ce que j'avais toujours regretté de n'apercevoir nulle part ; je vois chacun appliquer ce principe qui renferme toute la morale : *fais à autrui comme tu voudrais qu'il te fit* ; je vois

chacun traiter les femmes des autres familles comme il voudrait que les autres hommes traitassent sa mère ou sa fille, sa femme ou sa sœur. Quelque dépravés que nous soyons dans les autres pays, il n'est personne qui ne soit prêt à risquer sa vie pour défendre l'honneur, je ne dis pas de sa femme et de sa fille, mais de sa mère et de sa sœur; et cependant combien peu d'entre nous ont du respect et des égards pour les mères et les sœurs des autres! Et comment les nôtres pourraient-elles être mieux traitées? De là les soins excessifs pour les jeunes et jolies femmes, mais l'abandon général de la jeunesse pour les femmes âgées, tandis qu'ici les jeunes gens sont respectueux et empressés auprès de toutes les vieilles femmes comme auprès de leurs mères, auprès de toutes les femmes de leur âge comme auprès de leurs sœurs. Oui, monsieur le fashionnable, le peuple Icarien est le plus galant des peuples de la terre! (Les dames applaudissent.)

— Ces dames sont trop polies pour vous démentir, surtout en présence de ces messieurs : cependant ne dit-on pas que c'est à Paris qu'est le *paradis des femmes* ?

— Oui, c'est à Paris, c'est en France qu'il devrait être ! mais aujourd'hui, si Paris est un paradis pour quelques jeunes et jolies favorites de la fortune et de l'Aristocratie (encore quel paradis !), pour combien de malheureuses femmes du Peuple n'est-il pas un enfer, tandis qu'ici, chéries et protégées dans leur Printemps et leur Été, chéries et respectées dans leur Automne et leur Hiver, toujours tranquilles et heureuses, les Icarieuses, toutes les Ica-



riennes trouvent toujours le paradis dans leur pays!...
(Nouveaux applaudissements des dames.)

— Ces dames n'oseront pas l'avouer ; mais vous, ne trouvez-vous pas que messieurs les Icaréens sont un peu égoïstes et *jaloux*, eux qui ne veulent pas que leurs femmes sortent sans eux pour aller au spectacle ou dans le monde ?

— Oui, ce serait de la tyrannie s'ils cherchaient le plaisir sans leurs femmes : mais puisqu'ils ne sortent jamais eux-mêmes pour se distraire sans être accompagnés par elles, puisqu'ils n'ont aucun plaisir séparé, puisqu'ils partagent avec elles toutes leurs jouissances et mettent leur bonheur à les rendre heureuses, ils ont cent fois raison : le mari qui expose sa femme à trouver du plaisir avec un autre homme n'est pas son protecteur et son ami, mais un infidèle et presque son ennemi, s'il n'est pas un insensé... n'entendez-vous ?

— Vous les approuvez donc lorsqu'ils exigent que leurs femmes réservent leur plus élégante parure pour leur tête-à-tête ?

— Ho, certainement ! puisque l'éducation habitue les femmes à se trouver heureuses en n'ayant de coquetterie que pour leurs maris, je leur en fais mon compliment bien sincère, aux unes comme aux autres, parce que cette conduite me paraît la quintessence de la raison... Et si je ne craignais pas de vous humilier devant ces dames, je vous dirais que... ce sont les Icaréens qui... (à l'oreille), qui connaissent le mieux l'amour et ses célestes délices.

— Oh, ne craignez pas de m'humilier !..... parlez tout haut, galant français, qui me paraissez égoïste et *jaloux* comme eux ! Pour moi, j'aurai ma femme à l'anglaise ou plutôt à la parisienne.

— Quoi, vous laisserez embrasser votre femme dans ce qu'on appelle les *jeux innocents* !

— Et pourquoi pas ? quel mal cela pourra-t-il me faire de vous prier de la conduire au bois de Boulogne dans ma voiture, quand je ne pourrai pas l'y accompagner moi-même ?... n'est-ce pas là le chef-d'œuvre de la civilisation ? oui ; mon cher ami, vous serez mon suppléant et son cavalier ; vous valserez au bal avec elle ; vous courrez un galop avec elle ; vous l'embrasserez innocemment dans les jeux innocents ; vous la défendrez contre les galants qui voudraient l'importuner de leurs galanteries ; vous la conserverez pour moi comme vous feriez pour vous ; vous lui ferez grand plaisir, ainsi qu'à moi qui ne désire que son bonheur... Et quel danger tout cela peut-il avoir pour elle avec vous, avec vous mon meilleur ami ?

— Quel danger... quel danger ?... Pour elle... aucun, certainement... bien sûr... elle inspirerait tant de respect... Mais si le contact du soleil embrâsait tout autour de lui...

— Hé bien, vous iriez vous jeter à l'eau pour éteindre l'incendie...

— Vous voulez faire rire ces dames (qui riaient en effet beaucoup) ; mais plaisanterie à part, répondez ! si l'éclat du soleil...

— Ha, vous êtes un flatteur, et je ne laisserai plus ma femme avec vous !... Mais, au reste, pourquoi pas ? voyez comme elle est rouge de colère contre vos flatteries !

— Je sais bien que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, et je connais des gens qui s'en vengent rudement ; mais je connais des âmes plus généreuses, et j'espère le pardon de ma témérité... D'ailleurs je suis bien bête de répondre à toutes vos mauvaises plaisanteries !... Votre femme serait plus sage que vous ; et si l'anglais avait la folie de vouloir, l'Icarienne aurait la sagesse de ne pas permettre.

— Ne pas *permettre* ! est-ce que je ne serai pas le maître ? est-ce que la loi des galants français eux-mêmes n'ordonne pas formellement à la femme d'obéir à son mari (Toutes les dames se récrient) ?

— C'est vrai, de même que la loi des sages anglais permet au mari de conduire sa femme, une *corde au cou*, au marché des bestiaux, et de la *vendre* à l'encan comme une mauvaise brebis, sur l'enchère de *six sous* ! (Ho, quelle horreur ! quelle horreur ! entend-on de tous côtés.)

— Mais notre loi vient des temps barbares, tandis que la vôtre vient de prendre naissance au siècle de la civilisation et des lumières !

— Elle n'en est pas moins une loi insolente, faite par un despote qui voulait imposer aux femmes l'obéissance au despotisme conjugal, afin de préparer l'obéissance des maris au despotisme impérial !

— Vous voulez peut-être, monsieur le galant, que ce soit le mari qui *obéisse* à la femme ?...

— Non, monsieur le plaisant, je vous trouverais ridicule alors, et je suis sûr que votre femme est trop raisonnable

et connaît trop bien son véritable intérêt pour désirer que son mari se ridiculise, mais je voudrais que la loi proclamât, comme en Icarie, l'*Egalité entre les époux*, en rendant seulement la voix du mari prépondérante, et en faisant d'ailleurs tout ce que la loi fait ici pour que les époux soient toujours d'accord et heureux.

— Mais votre loi d'obéissance n'est-elle pas nécessaire dans un pays où l'un des plus grands seigneurs disait, à la Reine elle-même, qu'il n'y avait pas une seule femme qu'on ne pût séduire avec de l'or ?

— Et vous croyez cette calomnie, répétée par vos belles *Ladies*, qui se disent plus sages parce qu'elles poussent la prudence jusqu'à rougir si l'on commet l'horrible indécence de prononcer devant elles les mots les plus indifférents (1) ! Et puis, dites donc à tous vos milords d'apporter ici toutes leurs guinées pour séduire une seule Icarienne !

— Oui, mais la France n'est pas l'Icarie !

— Hélas, je le sais bien ! et c'est là ce qui me fait enragé, de voir une mauvaise organisation sociale rendre tant de françaises si malheureuses ! et c'est pour elles surtout que je désire ardemment la République et la Communauté, qui leur donneraient à toutes autant de bonheur qu'en ont les heureuses femmes d'Icarie !

(1) Il serait indécemment de prononcer les mots *chemise*, *cuisse de poulet* devant une dame anglaise.

CHAPITRE X.

RELATIONS ÉTRANGÈRES. — PROJET D'ASSOCIATION COMMUNITAIRE.

Discussions entre les voyageurs étrangers sur la Communauté. [—] Fraternité des Icarliens avec les peuples étrangers. — Icarie ne cherche pas d'abord à précipiter les révolutions extérieures. — Pas de conquêtes. — Alliances. — Congrès. — Maintenant Icarie veut aider à l'établissement de la Communauté.

Tous les jours les étrangers, dinant ensemble dans leur hôtel, se communiquaient ce qu'ils apprenaient sur Icarie, et discutaient la question de savoir si le système dont ils voyaient les merveilleux résultats était applicable dans leurs pays respectifs. Unanimes dans leur admiration, ils étaient loin d'être d'accord sur la possibilité et les moyens d'application, et souvent la contradiction s'échauffait jusqu'à dégénérer en dispute.

Beaucoup disaient : « Sans doute la Communauté de
« biens, organisée comme nous la voyons ici, est la plus
« parfaite de toutes les organisations sociales, et quelque

« jour elle fera le bonheur du monde entier : personne ne
« la désire plus vivement que moi , et je lui donnerais ma
« voix dès aujourd'hui si les autres voulaient aussi lui donner
« la leur : *mais* nous ne sommes pas assez vertueux , et
« nos enfants seuls auront le bonheur d'en jouir. — Moi
« aussi , disait un autre , je lui consacrerai ma fortune et
« ma vie : *mais...* » Ce vilain MAIS revenait éternellement.

Eugène , qui chaque jour rompait des lances en faveur de la Communauté , et que son ardeur à la prêcher avait fait surnommer l'*Icarimane* , eut l'idée de réunir , dans une salle où l'on pourrait discuter et voter , tous les étrangers qui se trouvaient alors à Icara. « Vous verrez , me dit-il , que , si nous pouvons les faire voter , presque tous les MAIS se changeront en OUI , et peut-être pourrons-nous arriver à quelque résultat utile ; car il est honteux que la Communauté fasse depuis si longtemps le bonheur d'Icarie , et que les étrangers n'aient rien fait pour la propager dans leur pays. Soyons les premiers à donner l'exemple ! Agissons ! »

Nous communiquâmes son idée à quelques-uns des principaux étrangers , notamment à un vieux et vénérable missionnaire écossais appelé *le père Francis* , qui avait une grande réputation de sagesse , et qui approuva le projet d'Eugène , en nous engageant à nous procurer d'abord l'appui de quelques Icarieus influents.

Nous en parlâmes le soir même au grand-père de Valmor , qui nous embrassa presque de joie , et qui , à cette oc-

casiou, nous exposa les relations d'Icarie avec les Peuples étrangers.

RELATIONS EXTÉRIEURES.

Après avoir proclamé le principe de la *fraternité* entre Icarie et tous les autres Peuples, nous dit le vieillard, Icar et la République n'ont rejeté aucune des conséquences de ce principe : jamais ils n'ont rien fait qui pût blesser un Peuple étranger ; jamais ils n'ont refusé un service demandé qu'ils pouvaient rendre ; et plus on leur devait de reconnaissance moins ils faisaient sentir leur supériorité.

Mais le grand principe d'Icar était aussi de se mêler le moins possible des affaires de nos voisins, de les laisser à eux-mêmes, de ne rien faire pour accélérer chez eux l'établissement de la Communauté, convaincu qu'Icarie était le pays où l'essai pouvait le mieux réussir au profit de toutes les Nations, et craignant que de mauvaises tentatives dans d'autres pays ne compromissent l'expérience icarienne.

L'une des plus vives recommandations d'Icar a donc été de nous occuper exclusivement de nos propres affaires jusqu'à ce que la Communauté fût parfaitement organisée chez nous.

Loin de pousser nos voisins à précipiter leur marche progressive, nous avons usé de notre influence pour engager leurs chefs à modérer leur ardeur.

Et notre influence était grande ; car nous n'avons jamais eu la pensée d'une *conquête* ; nous n'avons pas même voulu accepter la réunion d'un petit Peuple enclavé dans nos frontières naturelles, qui s'offrait à nous ; et ce n'est

qu'après ses vives instances, répétées pendant plusieurs années, et avec le consentement spontané de nos autres voisins, que nous avons accompli ses vœux, en déclarant que nous ne consentirions à aucune autre adjonction.

Nous nous sommes contentés d'*alliances* étroites, de relations amicales et fraternelles, d'échanges commerciaux, de bons offices de tous genres, et d'un *Congrès annuel* pour faciliter nos opérations communes, surtout relativement à nos *Colonies*.

Mais aujourd'hui nous sommes assez forts pour appliquer plus largement notre principe de fraternité, et je ne doute pas que tous mes concitoyens ne soient disposés à faciliter partout l'établissement de la Communauté. C'est dans ce but que nous avons pris récemment plusieurs mesures pour attirer les étrangers chez nous; c'est aussi dans ce but que Valmor vient de proposer, dans son assemblée populaire, d'agrandir l'hôtel destiné à les recevoir.

Mais il faut que les étrangers s'aident eux-mêmes; et je vois avec grand plaisir l'idée de notre jeune ami Eugène, comme j'ai vu avec grand plaisir l'arrivée de Milord.

Réunissez-vous, discutez, discutez, et même associez-vous si vous pouvez! oui, tâchez d'organiser une grande *association* d'étrangers de tous les pays en faveur de la Communauté; et si vous y parvenez, je vous garantis l'appui d'Icarie: je ne négligerai rien, du moins, pour vous le procurer.

Entendez-vous donc avec vos compagnons, pour qu'ils

veillent se réunir et délibérer sur vos projets ; moi je me charge de vous obtenir une salle pour vos réunions.

Ces paroles si bienveillantes et ces promesses si flatteuses de la part d'un ancien ami d'Icar, vénéré dans Icara et dans toute l'Icarie (car nous apercevions chaque jour de nouvelles preuves de la vénération qu'inspirait le grand-père de Valmor), donnèrent tant d'espérances à Eugène et lui firent tant de plaisir que nous crûmes qu'il allait en perdre la tête.

CHAPITRE XI.

PREMIÈRE DÉLIBÉRATION SUR LE PROJET D'ASSOCIATION.

Admiration pour la Communauté. — Objections sur la possibilité d'application. — Vote: tous désirent la Communauté. — Ajournement sur la question d'applicabilité. [—] Dinaros consent à faire un *cours* sur l'histoire de l'établissement de la Communauté en Icarie.

COMMUNIQUÉ par notre vénérable ami, notre projet avait été accueilli avec tant d'intérêt qu'on nous avait accordé l'une des plus grandes salles d'assemblée populaire, et qu'un grand nombre d'Icariens marquants, députés et autres, avaient promis d'assister à notre réunion.

Cette singulière séance, annoncée depuis plusieurs jours par le journal national avec les expressions les plus vives d'approbation et de sympathie, vient d'avoir lieu.

Après avoir exposé l'objet de la réunion et manifesté

l'intérêt qu'elle inspirait à la République, le Président ouvrit la discussion.

Tous les orateurs exprimèrent leur admiration et leur enthousiasme pour l'organisation de la Société en Icarie : néanmoins on entendait une foule d'objections, de *mais* et de *si* ; et la conférence se prolongeait sans conclusion et sans résultat lorsque Eugène, qui avait voulu laisser parler les autres, demanda la parole et prononça ce peu de mots :

« Nous connaissons tous Icarie, et nous n'avons pas besoin de longs discours pour apprécier son organisation : je demande donc que l'on consulte d'abord l'Assemblée sur cette question : *Désirez-vous l'organisation d'Icarie pour votre propre pays ?* Nous verrons ensuite ! »

L'Assemblée ayant approuvé cette proposition, avec la modification que les étrangers arrivés depuis plus de dix jours seraient seuls admis à voter, la question fut posée et résolue par assis et levés.

Nous espérions une majorité des quatre cinquièmes : jugez de notre étonnement quand nous vîmes l'Assemblée se lever comme un seul homme en faveur du système icarien !

La joie fut si grande et si bruyante que le Président crut convenable de suspendre un moment la séance. Il semblait que la réunion venait de décider des destins de l'univers, tant les hommes s'exagèrent leur importance et leur pouvoir dès qu'ils sont réunis ! « Si tous mes compatriotes connaissaient Icarie comme nous, s'écriait au milieu d'un groupe Eugène hors de lui, et s'ils étaient

« assemblés comme nous , la France entière , j'en suis sûr ,
« répondrait comme nous qu'elle désire la Communauté. »
Chacun donnait la même assurance pour son pays. « Si le
« Genre Humain était réuni tout entier dans cette salle ,
« s'écria une voix qui dominait les autres, il voudrait avoir
« l'organisation d'Icarie ! » — « Et il l'aura tôt ou tard ,
« ajouta une autre voix de Stentor !! »

Un quart d'heure après, le Président ouvrit la séance, proposa cette question *le système est-il praticable?* et demanda si quelqu'un voulait parler contre.

Nous nous attendions bien à rencontrer des opposants sur cette question de praticabilité : mais nous fûmes étonnés du grand nombre qui se levèrent pour motiver leur opposition ; et comme ils étaient trop nombreux pour que le débat pût se terminer dans la séance, la discussion fut renvoyée à un autre jour ; et l'on choisit une Commission chargée de faire un rapport.

Nous avions remporté déjà une grande victoire en obtenant cette déclaration solennelle que les *étrangers réunis en Icarie désiraient la Communauté pour leurs propres pays*, et nous espérions convertir beaucoup d'opposants en leur démontrant qu'elle n'est pas plus impraticable ailleurs qu'en Icarie.

Mais notre espérance s'accrut bien davantage quand, sur le conseil et l'invention du grand-père de Valmor, Dinaros eût consenti à venir discuter lui-même la question avec nous tous, en consacrant cinq ou six séances à cet objet important.

D'après le programme qu'il vient de rédiger pour nous, Dinaros va nous expliquer : l'histoire d'Icarie avant sa révolution de 1782 ; les vices de son ancienne organisation sociale ; les vices de son organisation politique ; sa révolution de 1782 ; le régime transitoire et préparatoire qui dura plus

de 30 années après l'adoption du principe de la Communauté et avant son application complète; enfin l'établissement définitif de la Communauté. — Il s'engage à répondre à toutes les *objections* contre l'Égalité et la Communauté; à nous faire connaître *l'opinion de tous les Philosophes* anciens et modernes de tous les pays; à nous exposer non-seulement les *progrès de la Démocratie* sur la terre mais encore *ceux de l'Industrie humaine* et son incalculable puissance aujourd'hui; enfin à nous dévoiler *l'Avenir de l'Humanité*, dont le caractère essentiel est une *perfectibilité* à laquelle il est presque impossible d'assigner des limites.

Deuxième Partie.

CHAPITRE XII.

HISTOIRE D'ICARIE.

Conquête du pays en 1300. — Partage. — Roi. — Aristocratie. — Esclavage du peuple. — Guerre entre les rois, les nobles et les prêtres. — Ils s'oppriment tour à tour. — Régicides. — Mauvais rois. — Mauvais pontifes. — Affranchissement du peuple. — Bourgeoisie. — Insurrections et conquêtes populaires. — Nombreuses révolutions. — Révolution en 1772; Corug détroué. — Dernière révolution en 1782, le 14 juin; Cloramide et Lixdox détroués. — Icar, dictateur, entreprend une réforme radicale.

L'OFFRE généreuse de Dinaros avait été acceptée avec enthousiasme par la masse des étrangers réunis dans leur hôtel, et une députation nombreuse avait été envoyée pour lui exprimer leur reconnaissance.

Des applaudissements unanimes lui renouvelèrent cette expression quand il parut dans la grande salle du cours d'histoire.

Mon projet, dit-il, n'est pas de vous exposer en détail les événements de l'histoire d'Icarie : mon but est seulement de vous faire connaître comment la Communauté s'est

établie parmi nous, les obstacles qu'elle a vaincus, et les moyens employés pour les surmonter.

Je crois nécessaire cependant de commencer par vous donner rapidement une idée de notre histoire nationale et de notre organisation à l'époque de notre immortelle révolution.

Il y a plus de quatre cents ans, des Peuples féroces firent la conquête de notre pays et s'y établirent. La lutte dura plus d'un demi-siècle, pendant lequel les conquérants détruisirent presque toutes les villes, massacrèrent la plus grande partie des habitants et réduisirent le reste en *esclavage*.

Les vainqueurs se partagèrent toutes les terres et les esclaves, avec tout ce que ceux-ci possédaient, et formèrent une Nation de *maîtres*, de *propriétaires* et d'*aristocrates*.

Si cette Aristocratie de nobles et de prêtres avait toujours été unie, l'esclavage du Peuple se serait perpétué de générations en générations : mais ces barbares, aussi ignorants que féroces, établirent entre eux l'*inégalité* de fortune et de pouvoir, et se donnèrent un Roi héréditaire avec un souverain Pontife électif, et la guerre fut perpétuelle entre eux.

Les Rois se liguèrent tantôt avec les Prêtres contre les Nobles, et tantôt avec les Nobles contre les Prêtres ou avec une partie de la Noblesse contre l'autre, tandis que les Nobles et es Prêtres se liguèrent quelquefois contre les Rois.

Tous les moyens leur étaient bons, non-seulement la force, la guerre ouverte, le massacre, le pillage et les confiscations, mais encore les conspirations, les empoisonnements, les assassinats et le vol.

Souvent les Rois opprimèrent l'Aristocratie, firent pendre, brûler ou décapiter les Aristocrates, et dépouillèrent les Nobles pour enrichir les Prêtres ou les Prêtres pour enrichir les Nobles.

Souvent aussi les Aristocrates et les Prêtres opprimèrent les Rois, les déposèrent, les enfermèrent dans des monastères ou des prisons, les assassinèrent ou même les firent décapiter sur l'échafaud.

Dans la longue liste des Rois et des Reines héréditaires (car les femmes héritaient aussi de la couronne), on en trouve un grand nombre qui n'étaient que des *enfants* quand ils montèrent sur le trône; beaucoup d'autres qui furent toujours dans un état d'*imbécillité* ou de *folie*; beaucoup d'autres qui furent libertins, débauchés et remplis de tous les *vices*; beaucoup d'autres qui furent méchants, sanguinaires, coupables de tous les *crimes*; trois ou quatre seulement capables et dignes de régner.

Aussi beaucoup d'entre eux moururent déposés, dégradés et emprisonnés ou bannis, ou périrent par la main d'un meurtrier ou du bourreau.

Dans la longue liste des souverains Pontifes, on ne trouve ni guère plus de vertu, ni guère moins de morts violentes, tandis que les Prêtres et les Nobles ne valaient pas mieux que leurs chefs.

Ici l'orateur cita beaucoup de Rois et de Pontifes qui se

signalèrent par leurs crimes ou qui périrent par la violence.

Mais tandis que l'Aristocratie se déchirait elle-même en présence du Peuple, celui-ci profitait des divisions de ses oppresseurs. Les Rois, d'abord, affranchirent leurs esclaves pour obtenir d'eux un meilleur appui contre l'Aristocratie, et l'Aristocratie affranchit aussi les siens pour obtenir leur secours contre les Rois.

Insensiblement affranchi, le Peuple acquit le droit de travailler pour son compte, d'exercer une industrie, de faire le commerce, de posséder des terres et de la fortune : quelques-uns s'enrichirent et formèrent la *Bourgeoisie* ; mais la masse resta misérable.

Alors le Peuple, devenu plus fort et plus éclairé, mais toujours malheureux, tenta d'améliorer son sort et de conquérir sa liberté : alors les conspirations, les révoltes et les violences populaires vinrent s'ajouter à celles de l'Aristocratie ; et, dans ses résistances à l'oppression, le Peuple était excité, soudoyé, guidé, presque toujours par quelques-uns des plus puissants Aristocrates, souvent par quelque ambitieux membre de la famille Royale.

On vit quelquefois le Peuple, momentanément victorieux, se venger sur l'Aristocratie par le massacre, l'incendie, le vol et le pillage.

Mais les insurrections populaires, impuissantes contre la force et la ruse d'un pouvoir organisé, furent presque

toujours étouffées dans le sang du Peuple ! Et l'histoire d'Icarie ne présente pour ainsi dire qu'une chaîne non interrompue d'oppression et de révolte, de guerres civiles et de carnage.

Cependant, le Peuple conquit le droit de s'organiser en *communes*, et d'élire des *représentants* soit dans les États-Provinciaux soit dans les États-Généraux; et ces importantes conquêtes lui donnèrent le moyen d'en faire d'autres.

Après avoir passé par vingt révolutions plus ou moins sanglantes; après avoir essayé toutes les formes de gouvernement (Aristocratie Théocratie, Royauté absolue, Royauté constitutionnelle, République, Démocratie, et Dictature); après avoir été trahis par des Dictateurs comme par des Rois; après avoir élevé sur le trône plusieurs dynasties nouvelles et subi plusieurs restaurations; après avoir détrôné leur vieux tyran Corug en 1772, et leurs derniers tyrans Lixdox et Cloramide en 1782, les Icarieus eurent enfin le bonheur de trouver un Dictateur qui VOULUT sincèrement leur liberté et leur prospérité.

L'immortel Icar, convaincu que la cause de tant de révolutions était non-seulement dans les vices de l'*organisation politique*, mais encore dans ceux de l'*organisation sociale*, entreprit courageusement la *Réforme radicale* de cette double organisation (qui dans la réalité n'en est qu'une), et lui substitua celle qui fait notre bonheur aujourd'hui.

Vous voyez que l'histoire d'Icarie, jusqu'à l'apparition d'Icar, est, à-peu-près, l'histoire de tous les Peuples.

Demain, vous verrez que notre *organisation sociale* était alors aussi vicieuse et présentait autant d'obstacles que celle de vos propres patries, et que la même maladie peut être guérie chez vous par l'application du remède qui nous a si complètement réussi.

De nouveaux applaudissements saluèrent l'habile orateur (dont je n'ai rapporté le discours qu'en substance), et l'assemblée se sépara en gémissant sur l'oppression et le malheur du Genre humain.
